

Revue japonaise *Stella : Études de langue et littérature françaises*, Association d'études de langue et littérature françaises de l'Université de Kyushu, N°21, Décembre 2002.

## Le roman prémonitoire

Jean-Luc Azra

Un roman est-il capable de prédire l'avenir ? On serait tenté de le penser en constatant l'incroyable similitude de l'attentat fictif décrit dans le roman *Plateforme* [<sup>1</sup>] (paru le 24 août 2001) et l'attentat de Bali (survenu le 12 octobre 2002). La presse avait déjà noté, juste après le 11 septembre, la prophétie faite par le roman (paru deux semaines avant l'attentat du World Trade Center), à propos de ce type de terrorisme [<sup>2</sup>]. Mais le récent attentat à Bali est venu apporter une confirmation plus précise — et par cette précision plus inquiétante — de la capacité prédictive des intuitions de Houellebecq : l'attentat fictif du roman et celui, réel, survenu un an plus tard impliquent la même partie du monde, les mêmes circonstances précises, des assassins similaires, des victimes en nombre comparable et d'origine identique [<sup>3</sup>]. Et pourtant, *Plateforme* n'est ni un roman sur l'islamisme, ni un roman sur le terrorisme. C'est le troisième volet d'une trilogie sociologique sur la misère des relations humaines, sociales et sexuelles des occidentaux modernes [<sup>4</sup>]. Houellebecq ne se pose pas en spécialiste du terrorisme, et on sait par ailleurs qu'il a de l'Islam une vision biaisée et au moins caricaturale [<sup>5</sup>]. Dans ce cadre, on peut se dire que cette similitude de lieux, de circonstances et d'acteurs n'est peut-être qu'une simple coïncidence. Force est cependant d'admettre, pour le moins, que Houellebecq a bien compris "quelque chose" au monde moderne [<sup>6</sup>], "quelque chose" qui n'a

---

<sup>1</sup> Michel HOUELLEBECQ, *Plateforme*, Flammarion, Collection « Au milieu du monde », 2001 (ci après : *Plateforme*).

<sup>2</sup> Par exemple Jean DÉSY, critique du roman *Plateforme* dans la revue « Nuit Blanche » (article disponible sur internet) ou Yves COUPRIE, qui souligne sur le site /www.routard.com/ qu'il ne peut s'agir que d'un hasard. (Toutes les références internet citées dans cet article pouvant facilement être retrouvées en tapant quelques mots clés sur le moteur de recherche GOOGLE /www.google.fr/, je ne donne pas ici les adresses complètes des sites).

<sup>3</sup> L'attentat (fictif) du roman survient en Thaïlande, dans une boîte de nuit fréquentée presque exclusivement par des touristes occidentaux. Il est perpétré par des terroristes islamistes et fait 117 victimes (*Plateforme*, pp. 340-345). L'attentat, réel, survenu en Indonésie un an plus tard, a visé deux boîtes de nuit. Il a été perpétré par des terroristes islamistes. Environ 190 victimes, en grande majorité des touristes occidentaux, y ont trouvé la mort.

<sup>4</sup> Voir Robert DION et Élisabeth HAGHEBAERT, « Le cas de Michel Houellebecq et la dynamique des genres littéraires », *French Studies* Vol. LV, N°4, Society for French Studies, Montréal, 2001, pp. 509-524.

<sup>5</sup> Plusieurs passages de ses romans en attestent (*Les Particules Élémentaires*, édition de poche J'ai lu, 1998, p. 271 ; *Plateforme*, pp.260-262). De plus, Houellebecq a fait dans la presse plusieurs déclarations à l'emporte-pièce sur l'Islam, ce qui lui a valu un procès (voir *infra*). Sa mère, dont on sait qu'elle l'a l'abandonnée enfant, s'est convertie à l'Islam vers la fin de sa vie (voir l'entretien au Magazine *Lire* de septembre 2001, consultable sur internet). Cette conversion a peut-être contribué chez Houellebecq à un besoin de prise de position sur cette question.

<sup>6</sup> « Que ceux qui n'aiment pas Houellebecq se fassent une raison : il est bien le romancier de cette époque misérable. » (Bernard LANGLOIS, « De la haine à la rage », *Politix*, 17 octobre 2002, article disponible sur internet).

réellement été entrevu par personne <sup>[7]</sup> et qui nous donne à penser qu'il pourrait bien nous en apprendre encore sur notre avenir.

Il se trouve que l'attentat de Bali est venu tristement confirmer une réflexion personnelle antérieure. Il m'a semblé dès les premières lectures que Houellebecq partageait avec quelques autres auteurs une intuition sociologique forte, qui font de ses romans des fenêtres ouvertes sur l'avenir <sup>[8]</sup>. Houellebecq nous le suggère d'ailleurs lui-même explicitement en soulignant qu'Huxley est un tel auteur <sup>[9]</sup> : Huxley aurait compris dès 1932 qu'allait se produire un bouleversement profond des structures relationnelles et familiales, provoqué par des changements sociaux et alimenté par l'avènement des techniques. Cette réflexion d'Huxley, elle-même soutenue par la pensée de son frère Julian, biologiste, est développée dans *Le meilleur des mondes* <sup>[10]</sup>. Houellebecq prétend par la voix de ses personnages Bruno et Michel que la direction prise par la société occidentale moderne, dans ses aspirations sinon dans sa réalité, confirme largement les prédictions d'Huxley <sup>[11]</sup>. Ainsi, par le procédé littéraire qui consiste à insérer dans le roman une réflexion sur la capacité prédictive du roman, Houellebecq nous suggère qu'il pourrait bien être en train de faire au même titre qu'Huxley de la prospective sociale à long terme <sup>[12]</sup>.

C'est dans le cadre de cette réflexion que je me suis demandé s'il n'était pas possible d'entrevoir une méthode permettant de distinguer, parmi la masse des œuvres non scientifiques, celles qui pourraient posséder cette capacité. Parallèlement, d'autres travaux m'ont amené à m'intéresser aux changements en cours de la structure familiale en France et au Japon <sup>[13]</sup>. Or, il me semble voir dans *Mme Bovary* de Flaubert, publié en 1856 et 1857 <sup>[14]</sup> des éléments qui laissent présager de façon précise la crise que le mariage et la famille connaissent en occident depuis la fin des années 1960. Il me semble ainsi que Flaubert a, très tôt, soulevé des problèmes nouveaux survenus à son époque ou un peu antérieurement entre

---

<sup>7</sup> « Les voyageurs redoutaient une guerre en Irak, ils ont écopé d'un attentat à Bali, l'une des dernières destinations préservées dans un monde tourmenté. Et, même dans leurs pires cauchemars, ce scénario étrangement proche de celui imaginé par l'écrivain Michel Houellebecq dans *Plateforme* — où des touristes étaient massacrés par un commando islamiste dans un village de vacances en Thaïlande — n'était pas envisageable » (Corinne SCÉMAMA, « Voyager malgré Bali », *L'Express* du 24/10/2002 ; article disponible sur internet).

<sup>8</sup> J'ai commencé à réfléchir sur les similitudes entre Flaubert et Houellebecq et sur la notion de roman prémonitoire dès septembre 2001, et j'ai entamé la rédaction de cet article en juin 2002. Je l'ai abandonnée peu après, jugeant que mon propos n'était pas assez solide. Les circonstances de l'actualité me fournissent malheureusement l'occasion d'en reprendre le fil.

<sup>9</sup> Michel HOUELLEBECQ, *Les Particules Élémentaires*, op. cit. (ci-après : *Les Particules*), pp. 156-159.

<sup>10</sup> Aldous HUXLEY, *Brave New World*, (1932), HarperCollins, 1984 (traduction française : *Le meilleur des mondes*, Pocket, 1998).

<sup>11</sup> « Sur tous les points, — contrôle génétique, liberté sexuelle, lutte contre le vieillissement, civilisation des loisirs, *Brave New World* est pour nous un paradis, c'est en fait exactement le monde que nous essayons, jusqu'à présent sans succès, d'atteindre » (*Les Particules*, p. 157).

<sup>12</sup> Sur cette idée, voir aussi David RABOUIN, « Dantec / Houellebecq : le temps des prophètes ? », *Le Magazine littéraire* N°392, Novembre 2000, pp. 47-51. Par ailleurs, le dernier essai d'André Glucksmann traite aussi de la question de la valeur prémonitoire de l'œuvre de fiction en relation avec le terrorisme de ce début de siècle. Quoi que nos idées sur ce qu'on peut en conclure soient différentes, sa position sur le caractère prémonitoire de *Madame Bovary* recouvre ce que je cherche à démontrer ici — à ma grande surprise ! je découvre l'essai de Glucksmann pratiquement au moment où je termine cette étude. (André GLUCKSMANN, *Dostoïevski à Manhattan*, Robert Laffont, Paris, 2002, pp. 94-110.)

<sup>13</sup> Jean-Luc AZRA & Bruno VANNIEUWENHUYSE, « Gestion du sommeil en France et au Japon : une enquête-pilote », *Studies in Language and Culture* 28, University of Osaka 2002 (article également disponible sur internet). Une partie de cet article traite de la conception du couple chez les jeunes Français et les jeunes Japonais.

<sup>14</sup> Gustave FLAUBERT, 1857, *Madame Bovary*, édition annotée par Claudine Gothot-Mersch, Classiques Garnier, 1971.

l'individu, l'institution du mariage et les relations maritales et parentales qui l'accompagnent. Ce faisant, il aurait entrevu une crise majeure avec plus d'un siècle d'avance.

Par ailleurs, il y a de nombreux points communs entre Flaubert et Houellebecq. Tous les deux ont écrit une trilogie de romans qu'on pourrait qualifier de “sociologiques”<sup>[15]</sup>. Ces romans sont basés, pour l'un, sur une recherche systématique de données et de faits, pour l'autre, sur une réflexion tous azimuts s'appuyant sur des références scientifiques, littéraires ou encyclopédiques diverses. Ils décrivent des personnages en crise dans leurs relations avec leurs contemporains. Ces personnages sont issus des classes sociales intermédiaires. Ils vivent une vie relativement facile sur le plan matériel, mais souffrent de façon pathologique de leurs relations à autrui. Les conséquences amoureuses, sexuelles, relationnelles et familiales de cette souffrance (conséquences parfois dramatiques) constituent le cœur du récit. Enfin – et c'est un point dont je vais soutenir qu'il n'est pas négligeable –, les deux auteurs ont été traînés en justice (l'un pour ses écrits, l'autre pour ses paroles), et acquittés.

Dans une première partie de ce travail, je m'attacherai à définir ce que j'entends par “roman sociologique” et à préciser les similitudes évoquées précédemment entre Houellebecq et Flaubert. Néanmoins, l'objectif de cette étude n'est pas d'en faire la démonstration. Il s'agit plutôt ici de soulever une thèse inquiétante : certaines œuvres mettent le doigt sur des points douloureux de la société dont ils sont contemporains, points qui annoncent ou trahissent des changements sociaux profonds. Ces œuvres fonctionnent ainsi comme des fenêtres sur des bouleversements de mentalité (et donc sur des bouleversements sociaux et légaux) à long terme. Elles possèdent deux caractéristiques :

- (1) ce sont des œuvres “sociologiques”, au sens défini ici,
- (2) elles rencontrent un grand succès à la fois auprès des “masses” et auprès des “élites”, provoquent des réactions passionnelles, créent des chocs dans le public, et attirent directement ou indirectement l'attention de la justice.

Ainsi, tous les romans “sociologiques”, tous les romans scandaleux ou à succès ne sont pas nécessairement visionnaires, loin de là. Mais il n'est pas impossible que ceux qui remplissent à la fois ces caractéristiques (tels que *Madame Bovary*, *Les Particules élémentaires* ou *Plateforme*) le soient au moins pour certains de leurs aspects.

Dans une deuxième partie, je tenterai de définir la relation qu'a une œuvre au changement social. Pour cela, il me faudra d'abord définir ce qu'est le changement social et comment il peut être mesuré. Ensuite, je préciserai les rapports de *Madame Bovary* avec la crise du mariage, en montrant que cette crise préexiste au roman, qu'elle est ressentie par les institutions (qui voient alors dans sa description par Flaubert la menace d'une prédiction autoréalisante), et qu'elle a couvé pendant plus de cent ans avant d'éclater à la fin du XXe siècle pour aboutir à des conceptions radicalement différentes des rapports familiaux. Enfin, j'évoquerai le fait que la trilogie sociologique de Houellebecq occupe aujourd'hui, à travers la dénonciation cette fois non plus de la crise du mariage mais de la crise de tous les autres types de relations de personne à personne, la

---

<sup>15</sup> *Madame Bovary*, (1857, Flaubert a alors 35 ans), *L'Éducation sentimentale* (1869, Flaubert a 47 ans), et *Bouvard et Pécuchet* (commencé en 1874. Flaubert meurt en 1880, à 59 ans, en laissant l'œuvre inachevée). Le texte intégral de ces trois romans de Flaubert est désormais disponible sur internet. En ce qui concerne Houellebecq : *Extension du domaine de la Lutte* (1994, Houellebecq a 36 ans. Ci-après *Extension*), *Les Particules* (1999, 41 ans), et *Plateforme* (2001, 43 ans).

même place littéraire que *Mme Bovary* 145 ans plus tôt.

En guise de conclusion, je prendrai le pari peut-être exagéré de considérer que Houellebecq est effectivement en train de prédire une crise majeure des relations humaines. Je jouerai le jeu de chercher à savoir sur quels points, précisément, il est en train de lire notre avenir. Nous verrons qu'un faisceau d'éléments permet de conclure que la prédiction majeure qu'on peut en tirer est celle d'un monde d'isolation individuelle.

## I. Le roman sociologique

### 1. Similitudes entre Houellebecq et Flaubert

On a parfois évoqué Flaubert pour parler de Houellebecq [<sup>16</sup>], mais à ma connaissance aucune comparaison directe entre ces deux auteurs n'a été faite. Il est certes difficile de d'évoquer un auteur déjà classique et reconnu en référence à un auteur contemporain controversé. Les flaubertistes pourront même s'offenser de cette tentative. Pour une chose, le talent littéraire de Houellebecq est fréquemment mis en doute [<sup>17</sup>]. Pour une autre, les romans de Houellebecq contiennent de nombreux passages choquants ou gênants, qu'on peut à juste titre refuser de voir évoqués dans le cadre de recherches littéraires. On y trouve non seulement de la pornographie (avec évocations explicites de toutes sortes de pratiques, allant de l'échangisme à la prostitution) mais aussi des passages évoquant une sexualité violente à l'extrême [<sup>18</sup>]. Enfin, les positions intellectuelles de Houellebecq lui-même, telles qu'il les évoque à travers ses écrits littéraires ou à travers les entrevues données à la presse, sont parfois difficiles à supporter. Ces positions lui ont valu entre autres d'être qualifié de stalinien, d'homophobe, de misogyne, de réactionnaire, de raciste, etc. [<sup>19</sup>] En particulier, Houellebecq a été traîné devant les tribunaux français pour « injures », « complicité de provocation à la haine raciale » et « incitation à la haine religieuse », pour des propos reproduits dans la revue *Lire* [<sup>20</sup>]. Enfin, dans *Plateforme*, il fait l'apologie du tourisme sexuel [<sup>21</sup>].

---

<sup>16</sup> Notamment à propos du scandale provoqué par *Les Particules* ou à propos du procès (Par exemple Didier SÉNÉCAL, « Le phénomène Michel Houellebecq », *Label France* No 35, Avril 1999, article disponible sur internet). Daniel LINDENBERG relève chez Houellebecq une référence à Flaubert « insistante », en soulignant le caractère réactionnaire des deux auteurs (Daniel LINDENBERG, *Le Rappel à l'ordre : enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Seuil, collection « La République des idées », pp. 22 et 29). A vrai dire, l'auteur auquel Houellebecq est le plus souvent comparé est peut-être Céline. Je ne chercherai pas à étayer ou à réfuter cette comparaison ici.

<sup>17</sup> *Les Particules* est « un vide abyssal retranscrit sans bonheur d'écriture, un clapotis glauque dans lequel se noient des existences incertaines [...] Relisons simplement dans ce registre Sade, Mirabeau, Apollinaire, qui, eux au moins, savaient ce qu'écrire veut dire » (Daniel BERMOND, « L'affaire Houellebecq », *Label France* No35, Avril 1999); « Michel Houellebecq est donc un bon auteur de romans de gare, science-fictionnesques, sexuels et sociétaux. La postérité qui — à la différence de Bernard Pivot, Philippe Sollers et *Les Inrockuptibles* — ne se trompe pas, ne lui pardonnera pas son absence de talent » (Raphaël MELTZ, « Houellebecq : et la littérature ? » *Revue R de réel*, Volume A, janvier 2000). Articles disponibles sur internet.

<sup>18</sup> Les passages décrivant explicitement des actes sexuels « ordinaires » sont légions. En ce qui concerne sexualité et violence extrême, *Les Particules*, pp. 205-212, *Plateforme*, pp. 197-198.

<sup>19</sup> Voir Artpress, cité par DION et HAGHEBAERT, *art. cité*, p. 513, ou encore Daniel LINDENBERG, *op. cité*, pp. 23 et 81 entre autres.

<sup>20</sup> On trouvera sur internet une presse nombreuse à propos de ce procès. Voir également Benoît FARCY, « Minutes subjectives [du procès de Michel Houellebecq] — 17 septembre 2002 », document disponible sur internet.

<sup>21</sup> Voir Pierre VARROD, « Michel Houellebecq : *Plateforme* pour l'échange des misères mondiales », *Esprit*, Novembre 2001, pp. 96-117. Houellebecq confirme dans l'entretien au Magazine *Lire* de septembre 2001 (disponible sur internet) qu'il défend

Flaubert, en revanche, est étudié en France dans les écoles, ce qui montre bien que son œuvre est considérée comme une pièce maîtresse dans l'histoire littéraire française, et que ni les institutions ni le grand public n'y voient rien de particulièrement répréhensible ou choquant [22]. Mais les choses ne sont évidemment pas aussi simples : Flaubert en son temps a également été autant encensé qu'éreinté par la critique [23], accusé d'être réactionnaire [24], traîné en justice et accusé de faire l'apologie de l'adultère [25]. Enfin, certains passages sont également très éprouvants pour le lecteur et touchent peut-être, pour l'époque, à la limite extrême de ce qui peut être publié en matière de réalisme [26]. Ainsi, si on remet les choses dans le contexte de leurs époques respectives, les apparentes particularités de Houellebecq, par lequel on pourrait refuser toute tentative de comparaison avec Flaubert, sont en fait des ressemblances.

Il y a bien sûr de vraies dissimilitudes entre les deux auteurs. L'une des plus évidentes est que Houellebecq est de façon assez précise un pratiquant de son intrigue : il est à la fois le Michel et le Bruno des *Particules Élémentaires* et le Michel de *Plateforme* [27]. Ses descriptions de lieux et les circonstances dans lesquels il place ses personnages sont pour la plupart des celles de sa vie personnelle. Flaubert, malgré le célèbre « Madame Bovary, c'est moi ! » [28], n'a pas directement vécu les événements qu'il décrit. On sait également que plutôt que de présenter des lieux qu'il fréquente, il pratique au contraire un travail de repérage consistant à aller visiter les lieux qu'il veut décrire [29]. Une autre différence visible entre les deux auteurs est le caractère ouvertement provocateur de Houellebecq. Celui-ci a fait dans la presse un certain nombre de déclarations qui tendent à montrer que les idées défendues par ses personnages, y compris les moins avouables, sont aussi les siennes [30]. Flaubert, au contraire, réserve ses idées provocatrices pour sa

---

effectivement le tourisme sexuel.

<sup>22</sup> Comme en témoignent les pages consacrées à Flaubert dans le Lagarde et Michard (André LAGARDE et Laurent MICHARD, *XIXe Siècle*, Bordas, 1965) et les Programmes du baccalauréat, *Madame Bovary* faisant partie des œuvres suggérées pour une étude de roman (programmes disponibles sur internet).

<sup>23</sup> Pour un éloge, voir la critique de *Mme Bovary* par Georges Sand (Le Courrier de Paris, 2 septembre 1857) ; pour une attaque en règle de l'auteur et de toute son œuvre, voir celle de *L'Éducation sentimentale* par Barbey d'Aurevilly (Le Constitutionnel, 19 novembre 1869). Ces deux critiques sont disponibles sur internet.

<sup>24</sup> Pierre SIPRIOT, préface de l'édition Livre de Poche de *L'Éducation sentimentale*, 1983, Librairie Générale Française, p. xii-xiii.

<sup>25</sup> Le chef d'accusation est « offenses à la morale publique et à la religion » (« Réquisitoire et jugement du procès devant le tribunal correctionnel de Paris », 31 janvier et 7 février 1857. Disponible sur internet.)

<sup>26</sup> Ainsi, les suites de l'opération du pied-bot d'Hippolyte (*Mme Bovary*, *op. cit.*, pp. 183-184) et la mort de Mme Bovary (*ibid.*, p. 322-327). Passages dont la violence descriptive est évidemment destinée à souligner, comme chez Houellebecq, l'absurdité des comportements qui ont provoqué ces souffrances.

<sup>27</sup> Et il se prénomme lui-même Michel. Comme les deux personnages principaux des *Particules Élémentaires*, Houellebecq a été abandonné par ses parents et élevé par sa grand-mère dans des circonstances analogues à celles décrites dans le roman. Quant à la plupart des actions et exactions des deux derniers romans de la trilogie, il semble qu'elles soient en grande partie autobiographiques (Entretiens à *Lire*).

<sup>28</sup> La phrase n'est pas attestée avec certitude (Rosa M. PALERMO DI STEFANO « Les itinéraires textuels d'une correspondance » Revue Flaubert N°1, 2001, Université de Rouen. Information également citée dans Yvan LECLERC, « Personnalité de l'auteur absente », *Le Magazine littéraire* N°409, mai 2002, pp. 47-50 et dans Claudine GOTHOT-MERSCH, Introduction de l'édition annotée de *Madame Bovary*, Classiques Garnier, 1971, p. xlii).

<sup>29</sup> A propos de la précision des "repérages" de Flaubert, voir Daniel LEUWERS, commentaires de l'édition Livre de Poche de *L'Éducation sentimentale*, 1983, Librairie Générale Française, p. 514.

<sup>30</sup> Déclarations sur l'Islam qui lui valent son procès, mais aussi sur le tourisme sexuel (Entretiens à *Lire*) ou sur de nombreux aspects de la société occidentale. Par ailleurs, il semble que Michel Houellebecq partage avec le Michel biologiste des *Particules Élémentaires* son idéal d'une humanité future asexuée ou capable de choisir son sexe (« Conversation avec Michel

correspondance privée [31].

Au delà de ces différences, les ressemblances sont nombreuses et frappantes. A titre de précaution, je précise bien ici que je ne prétends pas que Flaubert et Houellebecq sont des auteurs “frères” ni que leurs talents sont comparables. Je ne m’intéresse qu’à la question de montrer qu’ils portent un dilemme similaire, développent des ambitions similaires, utilisent des moyens littéraires qu’on peut rapprocher, produisent sur leurs contemporains des effets qui se ressemblent, et possèdent peut-être la même capacité à mettre en lumière certains changements sociaux à long terme.

Comme dit précédemment, ces deux auteurs ont tous les deux écrit ce qu’on pourrait appeler des trilogies sociologiques. S’il est difficile d’en mettre les œuvres en correspondance une à une, il est cependant possible d’énumérer des approches communes.

Flaubert comme Houellebecq situent leurs personnages dans leur époque. Flaubert a pour ambition de « peindre des bourgeois », c’est-à-dire, pour le dire en termes modernes, des personnes de classes moyennes à supérieures (commerçants, propriétaires, médecins, rentiers) ; Houellebecq décrit des fonctionnaires, des scientifiques, des cadres moyens et des cadres supérieurs. L’un comme l’autre ne se soucient ni des “damnés de la terre” (auxquels s’intéressent beaucoup de leurs contemporains), ni des grands de leurs mondes respectifs. Ils s’intéressent précisément à des personnages “ordinaires”, pris dans des tourments certes extrêmes, mais qui ne représentent que l’extrême des tourments *ordinaires* des groupes sociaux considérés.

C’est bien là, me semble-t-il, que se situe l’ambition “sociologique” de ces œuvres : elles décrivent des situations de vie courantes [32] et les façons de vivre des personnages principaux et de ceux qui les entourent avec une minutie proche de celle d’une recherche en sciences humaines. On sait que Flaubert étudie avec une précision maniaque les conditions réelles dans lesquelles évoluent ses contemporains : repérages de lieux, études de caractères, recherche de données scientifiques [33]. Houellebecq, de son côté, investit jusqu’au détail les lieux qu’il fréquente [34], mais aussi des données sociologiques, biologiques, éthologiques et de divers autres domaines scientifiques [35]. Néanmoins, les moyens mis en œuvre pour

---

Houellebecq sur le bonheur, l’échec de l’amour et la petite différence », interview parue dans la revue allemande *Epart*, Juin 2002. Traduction disponible sur internet). Néanmoins, il est difficile de faire dans toutes ces déclarations la part du réfléchi et de la provocation, Houellebecq déclarant lui-même qu’il change souvent d’avis (« Minutes subjectives », *doc. cité*, p. 5).

<sup>31</sup> Celles-ci, néanmoins, ne manquent pas. Par exemple : « Sacré nom de Dieu ! il faut se raidir et emmerder l’humanité qui nous emmerde ! Oh ! je me vengerai ! je me vengerai ! Dans 15 ans d’ici, j’entreprendrai un grand roman moderne ou j’en passerai en revue ! » (à Louise Colet, le 28 juin 1853) ; « Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m’étouffent. Il me monte de la merde à la bouche, comme dans les hernies étranglées. Mais je veux la garder, la figer, la durcir. J’en veux faire une pâte dont je barbouillerais le XIXe siècle, comme on dore de bougée de vache les pagodes indiennes. » (à Louis Bouilhet, le 30 septembre 1855). Extraits disponibles sur internet.

<sup>32</sup> « La vie au jour le jour, telle qu’elle se présente avec sa suite de petits incidents vulgaires [...] ; l’apparent décousu des faits, le train-train ordinaire des événements » (Emile Zola à propos de Flaubert, dans *Le Roman expérimental*, 1880, cité par Daniel LEUWERS dans les commentaires de *L’Éducation sentimentale*, *op. cité*, p. 519).

<sup>33</sup> Voir par exemple Daniel LEUWERS, *op. cité*, pp. 514-515.

<sup>34</sup> Ce qui lui vaut d’ailleurs un premier procès, pour “diffamation”, à propos de sa description du camping “L’Espace du Possible” dans *Les Particules*. Le livre ne sera pas retiré de la circulation mais Houellebecq devra changer le nom du camping et modifier certains détails à partir de la seconde édition.

<sup>35</sup> On trouve des digressions sociologiques dans *Extension* et *Plateforme*, mais c’est *Les Particules* qui exploite le plus de domaines différents : par exemple biologie (p. 20), biochimie (p. 38), physiologie (p. 142), éthologie (pp. 59, 72, 178), physique (pp. 65, 124-125), ou même neurobiologie quantique à la Penrose (pp. 92, 224).

décrire les personnages et les situations ne sont pas ceux de la recherche : on n’y voit pas, par exemple, d’enquêtes, de tableaux, de courbes de résultats [36]. Ce sont plutôt ceux de la littérature réaliste-naturaliste : dans un même objet sont regroupés à l’extrême les traits d’un ensemble d’objets, ou plus exactement d’un groupe social ou d’un pan de société : ainsi, Yonville, prototype des villes de Province de cette taille, regroupe-t-elle des traits caractéristiques empruntés à plusieurs villes [37], ainsi Homais ou Bovary sont-ils l’amalgame de plusieurs pharmaciens ou médecins [38]. Ce “regroupement de traits” va sciemment jusqu’à la caricature, parfois jusqu’au grotesque, comme dans le personnage d’Homais [39] ou chez Bouvard et Pécuchet. Chez Houellebecq, c’est l’ambition sociologique du roman elle-même qui est présentée sous forme de caricature, par l’intercalation sans transition, au milieu de scènes décrivant les actions des personnages, de passages explicatifs dans le style d’études sociologiques ou historiques. Néanmoins, ces passages ont souvent une valeur descriptive forte et pourraient pratiquement constituer un programme de recherche en sociologie [40]. Par ailleurs, le grotesque fait également des percées chez Houellebecq, et par des moyens similaires. Chez Flaubert, l’érudition déplacée d’Homais ou de Bouvard et Pécuchet mettent en perspective des connaissances scientifiques de l’époque tout en montrant à quel point elles restent fractionnaires, erronées, mal comprises ou mal utilisées. Chez Houellebecq, cet effet est produit par la juxtaposition sans transition de passages mettant en scène les émotions (confuses) des personnages, et de passages de style encyclopédique rappelant que le monde, à des échelles différentes, fonctionne sur de tout autres critères [41].

---

<sup>36</sup> Mais il n’est pas du tout impossible qu’une telle littérature voie le jour. Comme le dit déjà Flaubert, « La littérature prendra de plus en plus les allures de la science » (cité par Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cit.*, p. xxxvii). De même, « la prose scientifique [est] revendiquée par Houellebecq comme matériau poétique » et, de plus, les seules références stylistiques de ses romans sont celles de la science. « Les effets stylistiques du discours scientifique auraient-ils avantage à être transposés dans le roman, qui deviendrait du coup la prose par excellence ? » (Robert DION et Élisabeth HAGHEBAERT, *art. cit.*, p. 519). Dans le même temps, les sciences, et non seulement la physique, l’astronomie ou la biologie mais aussi la sociologie ou l’éthologie, font le chemin inverse vers la littérature. De plus en plus de travaux scientifiques (tels que ceux de François de Singly, de Jean-Claude Kaufmann, de Boris Cyrulnik entre autres) se destinent aussi au grand public. Ce ne sont pas de simples ouvrages de vulgarisation mais des ouvrages scientifiques en soi ; cependant ils rencontrent un succès considérable, équivalent ou supérieur à celui du roman. Dans l’introduction de l’un de ces livres, l’auteur explique son choix de conserver les tableaux de données (en les rejetant toutefois dans des annexes) mais en tentant de concevoir son livre « comme un roman » (Jean-Claude KAUFMANN, *La femme seule et le prince charmant : enquête sur la vie en solo*, Nathan, Collection « Essais et recherches », Paris, 1999).

<sup>37</sup> Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cit.*, p. xxxiv-xxxv.

<sup>38</sup> André LAGARDE et Laurent MICHARD, *op. cit.*

<sup>39</sup> Ainsi *Mme Bovary* est-il décrit comme un ensemble de « tableaux de genre » par l’avocat impérial lors du procès (« Réquisitoire... », *doc. cit.*).

<sup>40</sup> *Les Particules*, pp. 48, 63-64, 106-107, 116, 140 (sur les changements des mœurs concernant la sexualité), pp. 53-56 (passage qui constitue presque une théorie du changement dans les relations amoureuses qui conduit entre 1950 et 1980 à la généralisation du divorce), pp. 68-70 (sur le changement dans la perception de la valeur de la vie humaine et sur certaines de ses conséquences), pp. 247-248 (sur le suicide et sa perception dans la société). Par ailleurs, les personnages et la narration se réfèrent à Auguste Comte (*Les Particules*, p. 68 et 257) qu’on considère aujourd’hui rétrospectivement comme le fondateur de la sociologie. Certes, il ne suffit pas de citer Comte pour être soi-même fin sociologue ; néanmoins, de la même façon que l’allusion à Huxley permet de lire l’ambition prophétique du roman, on peut lire dans les références à Comte l’intérêt de l’auteur pour les questions sociologiques.

<sup>41</sup> *Les Particules*. Intrusion d’un passage sur les parasites de la peau alors que Michel et sa petite amie s’embrassent dans l’herbe (pp. 33-34), d’un passage détaillant par le menu la dégradation d’un cadavre, au milieu d’une scène d’enterrement (p. 39), d’une comparaison éthologique entre le comportement de Bruno et ceux des poules et des pigeons (p. 178), de digressions sous forme de caricatures *a posteriori* de vulgarisation historique (pp. 26, 48-49).

Pourtant, le roman flaubertien est plus volontiers qualifié de « psychologique » que de « sociologique ». Ainsi, Flaubert lui-même insiste-t-il, en particulier au moment de la rédaction de *Mme Bovary*, sur les efforts qu'il déploie pour donner à son personnage une grande profondeur psychologique et en faire le cœur de l'intrigue [42]. A aucun moment le terme de « sociologie » n'est cité. Cependant, il y a de fortes raisons de penser que ce terme même est inconnu de Flaubert [43]. Par ailleurs, certains passages de sa correspondance attestent son intention de décrire non pas la psychologie d'une personne particulière, mais bien d'une génération [44]. Ainsi, Flaubert a bien une approche sociologique du roman, mais il fait de la sociologie avant la lettre.

De plus, en ce qui concerne la psychologie des personnages, les moyens stylistiques et les choix descriptifs mis en œuvre ont également des points communs chez les deux auteurs. Comme dit plus haut, le fait que Flaubert ne soit pas présent personnellement dans les œuvres de la trilogie (comme le soutient Yvan Leclerc, la personnalité de Flaubert y est « absente » [45]) constitue une apparente différence avec le travail de Houellebecq. Mais on peut également soutenir que ce n'est pas seulement la personnalité de l'auteur qui est absente mais également celle des personnages : certes, Emma Bovary ou Frédéric Moreau se débattent dans ce qu'on appellerait aujourd'hui leurs angoisses, et Flaubert tente de donner à ces angoisses le plus d'épaisseur possible. Mais en même temps, on sait qu'il a du mal à trouver les bonnes métaphores, à mettre au point les outils descriptifs des sentiments de ses personnages [46]. Le résultat, qu'il soit volontaire ou non, en est que ses personnages semblent à la fois terriblement affectés par leur rapport au monde, et en même temps détachés jusqu'au cynisme [47]. Ce diagnostic de cynisme a également été appliqué aux

<sup>42</sup> cf. Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cit.*, pp. xxiii et xxx.

<sup>43</sup> Le terme sociologie, élaboré par Comte (vers 1827) n'apparaît pas immédiatement dans son œuvre (il faut en effet attendre la 47<sup>ème</sup> leçon du *Cours de philosophie positive* et il ne l'a d'ailleurs enseigné pour ainsi dire qu'à titre privé). Il sera repris par Spencer (1884), mais ne sera mis à l'honneur que par Durkheim en 1902 (d'après Pierre-Paul ZALIO, article « Emile Durkheim » sur *Melissa : mettre en ligne les sciences sociales aujourd'hui*, École Normale Supérieure de Cachan, article disponible sur internet). Notons que la *Revue Internationale de Sociologie* est fondée en 1893.

<sup>44</sup> « Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération » (Lettre à Mme Leroyer de Chantepie, 6 octobre 1864, citée par Daniel LEUWERS, p. 517, *op. cit.*). A noter aussi la haine partagée et déclarée des contemporains (voir note 31 *supra*) et la décision, à travers l'œuvre, de « se venger », au moins humoristiquement, de la société dans son ensemble. Cette volonté de vengeance, ou en tout cas de dénonciation, s'exprime de la façon la moins voilée dans le Flaubert de *Bouvard et Pécuchet*, et chez le Houellebecq des *Particules*. Mais elle est bien chez l'un et l'autre auteur le catalyseur de toute l'œuvre (par exemple, dans *Mme Bovary*, voir GOTHOT-MERSCH, *ibid.*, pp. xlvi, lx-lxii, dans *L'Éducation sentimentale*, voir Pierre SIPRIOT, *op. cit.*, p. ix). Ainsi, il ne s'agit pas tant de dénoncer des travers humains que de dénoncer ceux d'un état présent de société (« les hommes de ma génération » chez Flaubert, « les Occidentaux » chez Houellebecq), de certains groupes sociaux qui la représentent (les « bourgeois » chez Flaubert, les ex-soixante-huitards ou d'autres chez Houellebecq), ou de certains modes de pensée (certaines formes de religion ou de science conçues comme idéologies, pour Flaubert, certaines formes d'individualisme ou de relations aux autres pour Houellebecq).

<sup>45</sup> Yvan LECLERC, *art. cit.* Ce même article rappelle cependant qu'il y a des éléments autobiographiques dans l'œuvre de Flaubert (cf. les *Mémoires d'un fou*). Cependant, ceux-ci ne se trouvent directement ni dans *Madame Bovary* ni dans *Bouvard et Pécuchet*. Ils se rencontrent sans aucun doute dans *L'Éducation sentimentale*, mais pas au point où Houellebecq est présent dans, en particulier, *Les Particules*. Voir Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cit.*, pp. xl-xlii pour un aperçu de la place qu'occupe l'autobiographie dans *Madame Bovary* ; et Pierre SIPRIOT, *op. cit.*, pp. x-xi en ce qui concerne *L'Éducation sentimentale*.

<sup>46</sup> voir par exemple Claudine GOTHOT-MERSCH (*op. cit.*), à propos des efforts de Flaubert pour décrire le sentiment d'Emma « regardant la campagne à travers des verres de couleur », et de ses doutes sur le résultat (p. xxii), ou les réécritures successives de certains passages décrivant les sentiments d'un personnage, pour finalement les supprimer complètement et les remplacer par une phrase anodine (p. xliv).

<sup>47</sup> Ainsi, Emma Bovary est-elle indiscutablement une femme aux sentiments passionnés et qui souffre de la force de ces



personnages de Houellebecq, qui partagent les mêmes caractéristiques : même apparente indifférence aux faits, mais même violence des sentiments trahie par des actes extrêmes. Ainsi, sur les huit personnages principaux de la trilogie de Houellebecq, quatre se suicident et trois choisissent de quitter le monde actif par l'internement ou l'isolement [<sup>48</sup>]. Tous souffrent de façon très profonde de leur rapport au monde, et pourtant semblent traverser les événements les plus lourds de conséquences comme s'ils n'en étaient pas réellement affectés [<sup>49</sup>]. De même, Emma ressent de la tristesse à l'idée de ne pas savoir s'occuper de sa petite fille, et, parfois, des débordements d'affection, mais en même temps elle n'hésite pas à l'abandonner par son suicide ; le Bruno et la Christiane de Houellebecq ressentent à la fois de l'amour pour leurs enfants, mais aussi de la haine ou une franche indifférence à l'égard de ce qui peut leur arriver [<sup>50</sup>]. A noter aussi que chez les deux auteurs, les personnages trahissent leur passion par un discours intérieur violent ou exalté [<sup>51</sup>], mais en même temps ils ne semblent pas eux-mêmes très affectés par les éventuelles questions morales qui interpellent le lecteur [<sup>52</sup>]. De la même façon, ils peuvent simultanément être obsédés par leur désir sensuel ou sexuel et s'exalter d'une morale religieuse qui, en principe, condamne ce désir, mais cette simultanéité ne s'accompagne pas de culpabilité, ou si culpabilité il y a, elle n'est pas exprimée comme telle dans le texte [<sup>53</sup>]. En ce sens, ni Flaubert ni Houellebecq ne nous livrent de descriptions réellement plausibles des états psychologiques de leurs personnages. Tous deux se comportent en fait comme s'ils

---

sentiments. Son suicide témoigne aussi de ce qu'elle est directement affectée par les événements et leurs conséquences. Cependant, dans son rapport avec les autres, elle ressent certes une certaine compassion (« Tu es bon, toi »), mais, de façon générale, elle fait preuve d'un cynisme et d'un détachement presque total, comme en témoigne son rapport à sa fille qu'elle ne peut élever et à son mari qu'elle méprise. De même Frédéric Moreau est à la fois passionné et en même temps détaché des événements qu'il traverse. Flaubert s'inquiète d'ailleurs de ce que le public ne puisse le comprendre : « C'est un livre d'amour, de passion ; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est à dire de passion *inactive*. Le sujet, tel que je l'ai conçu, est, je crois, profondément vrai, mais, à cause de cela même, *peu amusant probablement* [...] » (Cité par Daniel LEUWERS, commentaires de l'édition Livre de Poche de *L'Éducation sentimentale*, 1983, Librairie Générale Française, p. 517. C'est moi qui souligne.)

<sup>48</sup> Se suicident, ou on peut le supposer : Tisserand dans *Extension*, Christiane, Annabelle et Michel (plus le personnage secondaire d'Annick) dans *Les Particules*. Le narrateur d'*Extension*, Bruno dans *Les Particules*, et le narrateur de *Plateforme* choisissent l'internement ou l'isolement.

<sup>49</sup> Qu'il s'agisse de tenter de pousser quelqu'un au meurtre (*Extension*), de changer l'humanité (*Les Particules*) ou de généraliser le tourisme sexuel (*Plateforme*).

<sup>50</sup> *Les Particules*. Selon Bruno, « l'enfant, c'est le piège qui s'est refermé, c'est l'ennemi qu'on va devoir continuer à entretenir, et qui va vous survivre » (et tout le passage des pp. 166-169). Apprenant qu'il va avoir un garçon, il pense : « J'aurais dû être heureux ; je n'avais que vingt-huit ans et je me sentais déjà mort » (p. 175). A propos de son fils, Christiane dit : « S'il se tuait en moto j'aurais de la peine, mais je crois que je me sentirais plus libre » (p. 214). Il en va de même pour les parents de Bruno avant lui (p. 28-31, 42-43). Michel également ne se soucie guère de sa progéniture puisqu'il accepte de faire un enfant à Annabelle, plus ou moins pour lui faire plaisir, tout en sachant bien qu'il ne l'élèvera pas (p. 275). Ce qui n'empêche pas Bruno, par exemple, d'avoir comme Emma Bovary des moments intensément douloureux de tendresse et de regret, quand il pense à son incapacité à assumer correctement sa tâche de père (pp. 166, 186, 187) : « Pauvre petit Victor, qui dessinait des *Strange*, et qui l'aimait. Il lui avait donné si peu de moment de bonheur, si peu de moments d'amour [...] ». Et comme Emma abandonne sa fille par le suicide, Bruno abandonne son fils en se retirant définitivement du monde (p. 250).

<sup>51</sup> Cf. Emma Bovary : « J'ai un amant ! J'ai un amant ! » ou les diatribes intérieures de Bruno dans *Les Particules*.

<sup>52</sup> Ainsi, Mme Bovary ne se demande pas directement si l'adultère constitue une question morale en soi, pas plus que Frédéric ne se pose de questions sur la prostitution. De même, le narrateur d'*Extension* ne semble pas avoir une seule pensée sur ce que signifie pousser quelqu'un au meurtre, ni les autres personnages de Houellebecq ne réfléchissent explicitement aux questions morales liées au sexe dans le couple, à l'échangisme, au désir sexuel envers les très jeunes filles, au sado-masochisme ou au tourisme sexuel (*Les Particules*, *Plateforme*).

<sup>53</sup> Le sensualisme mystique de *Madame Bovary*, cf. les passages cités par l'avocat impérial Pinard (*doc. cité*) ; le « retour de foi » de Bruno sans effet sur ses obsessions sexuelles : *Les Particules*, pp. 175-176.

plasmaient sur leurs personnages les comportements asociaux, amoraux, obsessionnels ou délusoires qu'ils veulent décrire, et qu'ils tentaient de justifier *a posteriori* ces comportements en fabriquant des scènes qui les illustrent. Ceci est particulièrement net dans le processus d'écriture de Mme Bovary [<sup>54</sup>]. Sans connaître le processus d'écriture de Houellebecq [<sup>55</sup>], il me semble observer la même chose dans les passages qui ne sont justement manifestement pas autobiographiques : dans *Extension*, roman sur la misère affective, la scène où le narrateur tente de pousser son collègue au meurtre semble simplement destinée à donner un ressort dramatique qui, sans elle, manquerait au roman [<sup>56</sup>]. Dans *Les Particules*, dont l'un des arguments de fond est que la misère sexuelle est, à terme, génératrice de violence [<sup>57</sup>], la description de la violence de Di Meola me paraît uniquement illustrative et, précisément, mal cadrée sur le plan psychologique, alors que les développements qui l'accompagnent, et qui eux, relèvent de la psychologie sociale, me semblent beaucoup plus solides [<sup>58</sup>]. Ainsi, Flaubert et Houellebecq ne sont pas des psychologues, mais bien des sociologues. C'est avec une grande acuité qu'ils relèvent, dans la société dans laquelle ils vivent, des traits qui trahissent des malaises et des déséquilibres, et c'est avec peut-être moins de pertinence qu'ils plaquent ces traits sur leurs personnages.

On pourra cependant arguer que le sujet principal de *Madame Bovary* est bien psychologique, et non sociologique : il a même donné naissance à un terme devenu pour un temps un terme médical consacré, le *bovarysme*. Mais à ce propos deux remarques sont à faire. Pour une chose, le *bovarysme* n'a été constitué en tant que pathologie que vers 1900 [<sup>59</sup>], c'est à dire bien après que l'œuvre ait été abondamment commentée et analysée. A ce propos, il est intéressant justement de constater qu'Emma Bovary remplit ainsi parfaitement la fonction de *prototype* : elle est bien la représentante impersonnelle d'une pathologie en

---

<sup>54</sup> Voir Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cit.*, pp. xliii et suiv.

<sup>55</sup> Mais DION et HAGHEBAERT (*art. cit.*) portent le même jugement à propos de son choix de genre littéraire : « Houellebecq n'hésite pas à recourir aux formes les plus négativement marquées, les plus démodées [c'est à dire celle du roman à thèse]. Il fait en somme exactement ce qu'il ne faut pas : *ses personnages constituent de véritables cobayes chargés d'illustrer la thèse sociologique* selon laquelle les individus ayant vécu la libéralisation des mœurs des années 1960 ou 1970 se comportent comme des électrons libres [...] » (p. 519, c'est moi qui souligne).

<sup>56</sup> *Extension*, Édition de poche J'ai Lu, pp. 118-120. Cette idée selon laquelle il est nécessaire d'introduire de l'action pour distraire le lecteur, même si l'auteur lui-même n'a pas d'intérêt pour l'action, était présente chez Flaubert : « S'il se résigne à raconter une histoire, c'est pour que Madame Bovary soit lisible, et lue » (Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cit.*, pp. xxxvi).

<sup>57</sup> « Ces mêmes années où il tentait sans succès d'accéder à la vie, les sociétés occidentales basculaient vers quelque chose de sombre. En cet été 1976, il était déjà évident que tout cela allait très mal finir. *La violence physique, manifestation la plus parfaite de l'individuation, allait réapparaître en Occident à la suite du désir* » (*Les Particules*, p. 154 – c'est moi qui souligne). « L'erreur d'Huxley [...] est d'avoir sous-estimé l'augmentation de l'individualisme produite par une conscience accrue de la mort. [...] La mutation métaphysique opérée par la science moderne entraîne à sa suite l'individuation, la vanité, la haine et le désir. En soi le désir [...] est source de souffrance, de haine et de malheur. Et cela, [...] tous les philosophes dignes de ce nom l'ont su et enseigné. La solution des utopistes [...] consiste à éteindre le désir et les souffrances qui s'y rattachent en organisant sa satisfaction immédiate. À l'opposé, la civilisation érotique-publicitaire où nous vivons s'attache à organiser le désir, à développer le désir dans des proportions inouïes, tout en maintenant la satisfaction dans le domaine de la sphère privée. Pour que la société fonctionne, pour que la compétition continue, *il faut que le désir croisse, s'étende et dévore la vie des hommes* » (*ibid.*, p. 160 – c'est moi qui souligne).

<sup>58</sup> *Les Particules*, pp. 205-212. De même, l'incroyable coïncidence entre l'attentat fictif et l'attentat réel, évoquée au début de cette étude, semble montrer la même chose : Si Houellebecq peine à décrire les pensées individuelles et les agissements individuels que provoquent les frustrations qu'il évoque, en revanche, il est capable de décrire avec acuité certaines de leurs conséquences plus globales.

<sup>59</sup> À vrai dire, le terme existe depuis 1892 avec Jules de Gauthier (*Le Bovarysme. La psychologie dans l'œuvre de Flaubert*, Paris, Léopold Cerf, 1892, cité en note 45 de Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cit.*).

passé de se répandre dans la société, et qui disparaîtra ensuite avec les changements de cette même société. Elle restera par la suite non pas comme représentante d'une pathologie mais comme « l'héroïne d'un roman de mœurs [qui] demeure un exemple typique malgré le bouleversement des mœurs » [60]. C'est bien la question des mœurs (question sociologique donc) et non la question psychologique qui fait qu'Emma Bovary reste, aujourd'hui encore, un prototype [61] (c'est un point sur lequel je vais revenir dans la deuxième partie de cette étude). La deuxième remarque à faire sur ce point est qu'au moment de la sortie du livre, Emma Bovary n'est absolument pas perçue comme un personnage *malade*, mais comme un personnage, en quelque sorte, *délinquant* : c'est bien la description de ses exactions et le risque d'influence que cette description peut produire sur les populations qui constitue l'argument du procès de Flaubert [62]. Ainsi, Flaubert met le doigt non pas sur la pathologie particulière d'un individu spécifique mais bien sur ce qu'on appellerait aujourd'hui un « problème de société » – problème suffisamment crucial pour que les institutions s'en émeuvent et mettent en marche la machine judiciaire. Nous sommes donc bien en pleine sociologie.

## 2. Procès et succès

La question des procès faits aux deux auteurs, évoquée ci-dessus, m'amène à des similitudes plus profondes et plus inquiétantes entre les deux œuvres. En février 1857, Flaubert et dans une moindre mesure son éditeur sont amenés devant le tribunal correctionnel de Paris par l'avocat impérial [63] pour « offenses à la morale publique et à la religion » à propos de la publication dans *La Revue de Paris*, entre le 1<sup>er</sup> octobre et le 15 décembre 1856, du roman *Madame Bovary*. En octobre 2002, Houellebecq est attaqué par plusieurs associations musulmanes et de défense des droits de l'homme et amené devant la 17<sup>ème</sup> chambre correctionnelle pour déterminer une possible culpabilité de « provocation à la discrimination et injure envers un groupe de personnes en raison de leur appartenance à une religion déterminée », suite à des propos tenus au cours d'un entretien et rapportés par le magazine *Lire* [64]. A priori les deux procès n'ont rien à voir : Flaubert est attaqué sur son œuvre publiée, et sur des points en relation directe avec le thème principal et le personnage principal de son livre ; Houellebecq est attaqué pour des propos généraux prononcés au cours d'un entretien.

Cependant, plusieurs remarques sont à faire. Pour une chose, il semble bien que ce soit l'œuvre de Houellebecq qui soit attaquée à travers ses propos, même si ceux-ci paraissent dissociés de l'œuvre. Comme le fait remarquer Josyane Savigneau, responsable éditoriale du *Monde des Livres*, « ce procès n'aurait jamais eu lieu si Michel Houellebecq n'avait pas été écrivain, [et] c'est bien sûr *Plateforme* qu'on attaque sous prétexte de l'interview » [65]. Ceci est confirmé par le fait que les déclarations des plaignants

---

<sup>60</sup> Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cité*, page v.

<sup>61</sup> Cf. également André GLUCKSMANN, *op. cité*, p. 101 : « Héroïne, héros “de” notre temps, Emma n'a pas, avec cent ans d'avance, épousé notre époque, c'est notre actualité tout entière qui l'épouse ».

<sup>62</sup> Voir *infra*.

<sup>63</sup> « Réquisitoire... », *doc. cité*.

<sup>64</sup> L'accusation porte sur une phrase concernant l'Islam. *Lire*, septembre 2001, *art. cité*. Voir également les « Minutes subjectives », *doc. cité*.)

<sup>65</sup> « Minutes subjectives », *doc. cité*, p. 9.

font explicitement référence à des passages du livre [66]. Notons aussi qu'il est impossible aujourd'hui d'attaquer une œuvre pour offense à la morale ou aux bonnes mœurs : la seule accusation possible est celle d'incitation à pédophilie [67], or les romans de Houellebecq n'en contiennent pas. Pour attaquer une œuvre qui choque le sens moral, il n'existe que deux autres voies : les atteintes directes aux personnes (diffamation, atteinte à la vie privée), et les propos racistes, la France disposant d'un appareil légal permettant de les condamner. Or, il ne me paraît pas invraisemblable que le procès de Houellebecq pour racisme soit la pointe d'une onde de choc morale provoquée par son œuvre non seulement sur la question de l'islamisme, mais aussi sur les autres questions abordées dans son travail. En effet, les deux trilogies (celle de Flaubert et celles de Houellebecq), ont des sujets superficiels sur lesquels va se focaliser l'attention du public, de la critique et des institutions, mais aussi des sujets profonds qui abordent de façon beaucoup plus confuse des problèmes de société moins faciles à cerner, mais tout aussi préoccupants. Les sujets superficiels sont l'adultère, le suicide et l'offense à la religion dans *Madame Bovary*. Dans *Extension* et *Plateforme*, il s'agit de la misère sexuelle, de l'échangisme, du tourisme sexuel et du racisme. Ceux-ci cachent des thèmes profonds qui dépassent le cadre des personnages mis en scène, et qui constituent des raz-de-marée sociaux en cours et à venir et que les institutions cherchent précisément à éviter : en ce qui concerne *Madame Bovary*, la disparition du sentiment religieux et l'annonce d'une crise de la famille ; dans le cas de l'œuvre de Houellebecq, la question des relations interethniques / interreligieuses et des troubles à venir, mais aussi la disparition de la notion de mœurs et l'annonce d'une crise de toutes les relations interpersonnelles (relations filiales, amoureuses, sexuelles, professionnelles, etc.) au sein de la société occidentale.

Or, en quoi une œuvre ou des paroles d'écrivain constituent-elles un danger ? — Celui-ci est clairement exprimé par l'avocat impérial Ernest Pinard dans le cas du procès de *Madame Bovary* : pourquoi, en ce milieu du XIXe siècle, ne peut-on se permettre de montrer, entre autres, toutes les « poses lascives » ? Parce que « Ce serait placer le poison à la portée de tous et le remède à la portée d'un bien petit nombre, s'il y avait un remède » [68]. De quel poison parle-t-on ? Évidemment du *désir*, précisément celui dont, cent cinquante ans plus tard, Houellebecq écrit qu'il est générateur de violence et qu'il « dévore la vie des hommes » [69]. Par ailleurs, notons aussi que pour Ernest Pinard, toutes et tous ne sont pas égaux devant ce poison : « Qui lit le roman de M. Flaubert ? Sont-ce des hommes qui s'occupent d'économie politique et sociale ? Non ! Les pages légères de *Madame Bovary* tombent en des mains plus légères, dans des mains de jeunes filles, quelquefois de femmes mariées ». Le danger vient donc de ce que le « poison », diffusé par voie de littérature, peut attaquer les éléments les plus faibles de la société (non pas des hommes, mais des femmes ; non pas des gens instruits et réfléchis, mais des mains « légères »). Or, ce danger n'est pas des moindres : il concerne non seulement les femmes elles-mêmes, mais aussi leurs époux ou futurs époux, et, bien au-delà, les institutions les plus fondamentales : la famille, le devoir (parental, en particulier), le respect de la vie, la foi : « [...] l'adultère est stigmatisé, condamné, non pas parce que c'est une imprudence qui expose à des désillusions et à des regrets, mais *parce que c'est un crime pour la famille*. Vous

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 7. L'avocat général remarque : « Je me demande à quel procès nous assistons [...]. On parle de tout sauf des propos dont il censément question », *ibid.*, p. 16.

<sup>67</sup> Cf. le procès du roman *Rose bonbon*, de Nicolas Jones-Gorlin (2002).

<sup>68</sup> « Réquisitoire... », *doc. cité*.

<sup>69</sup> Voir *supra*, note 56.

stigmatisez et vous condamnez le suicide, non pas parce que c'est une folie [...], mais *parce qu'il est le mépris du devoir* dans la vie qui s'achève, et *le cri de l'incrédulité* dans la vie qui commence » [70]. Ernest Pinard dit en substance que c'est par son maillon le plus faible que la société peut craquer, et que la légèreté de l'œuvre peut mettre en danger les fondements les plus lourds. C'est là que se situe la responsabilité de l'écrivain. En effet, celui-ci est lu par un large public, et pour cette raison il n'en est que plus dangereux [71].

On retrouve ces mêmes éléments, associés à des thèmes différents, dans le procès de Houellebecq. Celui-ci est accusé, en quelque sorte, de « placer le poison à la portée de tous ». Cette fois-ci, il s'agit du poison de la haine et de la violence : « certains feux ne demandent qu'à être allumés » [72]. Encore une fois, il s'agit de protéger les petits et les faibles : ceux qui pourraient être blessés (« Une petite frange sensible qui n'a pas le recul de M. Sollers » [73]) comme ceux qui pourraient être tentés de céder à la violence, de laisser s'allumer les feux de la haine. C'est par ceux-ci que viennent les dangers les plus graves. Ces dangers ne sont pas explicitement cités mais ils planent sur le procès. Il ne s'agit pas cette fois-ci de l'érosion de la religion et de l'explosion de la famille, mais de l'érosion du respect des concitoyens de Houellebecq pour l'Islam et de la menace d'explosion sociale, de violence, de guerre [74]. De la même façon que dans le cadre du procès de Flaubert, on soulève la responsabilité de l'écrivain [75], d'autant plus que celui-ci est déjà lui aussi un écrivain à succès [76].

Enfin, notons que les deux auteurs sont acquittés [77]. Les raisons juridiques sont différentes, mais il est dit en gros que, quoique les auteurs aient fait preuve d'un manque de prudence, l'accusation n'est pas fondée [78].

---

<sup>70</sup> « Réquisitoire... », *doc. cité*. C'est moi qui souligne.

<sup>71</sup> La revue de Paris s'est vendue comme des petits pains, avant même d'avoir bénéficié de la publicité d'un procès. Après le procès, le succès de *Madame Bovary* est multiplié : le 15 avril 1857, le livre est publié en deux volumes avec un premier tirage de 6 750 exemplaires, épuisé en deux mois. Près de 30 000 exemplaires seront vendus en cinq ans (*Le Nouvel Observateur* du 26.7.2001, article disponible sur internet).

<sup>72</sup> « Minutes subjectives », *doc. cité.*, p. 12.

<sup>73</sup> *Ibid.*

<sup>74</sup> Pour rappeler le contexte : la première plainte contre Houellebecq à propos de l'interview dans *Lire* est déposée le 5 septembre 2001, soit quelques jours avant l'attentat du World Trade Center, et le procès lui-même aura lieu quelques jours après l'attentat de Bali. Tout cela se passe dans une France dans lesquels les relations interethniques, inter-religieuses ou inter-communautaires se sont sensiblement dégradées. Notons la phrase d'un des avocats des parties civiles : « On s'adresse à la justice pour éviter une fatwa. Prononcer une relaxe serait susciter la rancœur » (« Minutes subjectives », *doc. cité*, p. 15).

<sup>75</sup> Le président du tribunal insiste sur la responsabilité de l'écrivain en demandant à Houellebecq : « Vous êtes-vous interrogé sur la manière dont ce que vous pouviez dire serait perçu ? » ; « Vous dites donc des choses [...] sans accorder d'importance à la manière dont elles seront perçues ? » (« Minutes subjectives », *doc. cité*, p. 5). L'avocate de la ligue des Droits de l'Homme soutient qu'un « écrivain-citoyen » qui répond à une interview doit « faire attention » (*Ibid.*, p. 16).

<sup>76</sup> En effet, Houellebecq a déjà disposé d'un succès de scandale avec *Les Particules*, « la meilleure vente de romans de Flammarion » (33 200 exemplaires, soit un total de 333 000 livres vendus par Houellebecq depuis 1999). *Le Monde des Livres* de 08.02.01, référence disponible sur internet.

<sup>77</sup> « Renvoyés sans dépens » pour Flaubert et ses éditeurs, « relaxé » pour Houellebecq.

<sup>78</sup> « Il y a des limites à la littérature, même la plus légère, [...] dont Gustave Flaubert et co-inculpés paraissent ne s'être pas suffisamment rendu compte » mais « il n'est pas suffisamment établi [qu'ils] se soient rendus coupables des délits qu'il leurs sont imputés » (« Jugement [du procès de Flaubert] », *Gazette des Tribunaux*, 9 février 1857, document disponible sur internet). « [Les opinions de Houellebecq] relèvent pour certaines du cliché, mais d'un point de vue strictement juridique il n'y a absolument aucun terme qui puisse être considéré comme une incitation à la haine envers des personnes » (« Minutes

Leurs défenses respectives mettent en lumière l'intention morale de l'auteur à travers son œuvre. La défense de Flaubert souligne « que le roman soumis au jugement du tribunal a un but éminemment moral ; que l'auteur a eu principalement en vue d'exposer les dangers qui résultent d'une éducation non appropriée au milieu dans lequel on doit vivre, et que, poursuivant cette idée, il a montré la femme [...] oubliant d'abord ses devoirs de mère, manquant ensuite à ses devoirs d'épouse, introduisant successivement dans la maison l'adultère et la ruine [...], après avoir passé par tous les degrés de la dégradation et être descendue jusqu'au vol » [79]. Il en va de même pour les défenseurs de Houellebecq. Michel Braudeau, rédacteur en chef de la NRF, rappelle « la fonction critique » de l'écrivain, qui se doit « d'attiser les aspects de la société qui peuvent lui sembler injustes » [80]. Philippe Sollers, directeur de la revue *L'Infini*, déclare que Houellebecq a entrepris « une œuvre fondamentale » dont l'axe majeur est « la critique de la société sous toutes ses formes » [81]. Un autre défenseur soulignera la recherche de Houellebecq en matière de moralité et de religion, « d'où son intérêt pour Auguste Comte et sa religion de l'humanité » [82]. En effet, il y a une réflexion morale chez Houellebecq, et si celle-ci s'inspire aussi bien des bandes dessinées des années 70 [83] que d'Auguste Comte [84], elle n'en est pas moins une vraie réflexion. Comme le dit Houellebecq à propos de sa poésie, il écrit pour « remplir un vide métaphysique et social » [85]. Il est préoccupé par le « suicide occidental » [86], et il décrit le XXe siècle comme « immoraliste, individualiste, libertaire et antisocial » [87]. Ainsi, on peut dire que Flaubert et Houellebecq sont bien animés d'une ambition sociale et morale.

### 3. L'individu et la société : le déterminisme ; la “tyrannie du bonheur”

Par ailleurs, les deux œuvres contiennent un certain nombre de thèmes encore moins facile à mettre en lumière dans le cadre d'un procès mais qui atteignent très profondément les racines des relations de l'individu à la société qui l'abrite, et par là même la cohésion sociale. Je vais tenter d'en développer deux : la question du déterminisme et du libre arbitre, et la question de la “tyrannie du bonheur” et de ses conséquences.

Un aspect commun aux deux œuvres est le *déterminisme*, ou, en termes plus courants, le *fatalisme*. Ce fatalisme est absolument calculé chez Flaubert [88]. S'il échappe aux personnages, il n'échappe pas à la critique et l'agace [89]. Chez Houellebecq, le déterminisme et le fatalisme font l'objet d'une réflexion des

---

subjectives », *doc. cité.*)

<sup>79</sup> « Jugement », *doc. cité.*

<sup>80</sup> « Minutes subjectives », *doc. cité*, p. 9.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>83</sup> *Les Particules*, p. 34-37.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 68, 257.

<sup>85</sup> David RABOUIN, *art. cité.*

<sup>86</sup> *Les Particules*, p. 237.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 311.

<sup>88</sup> Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cité*, pp. xxvi-xxvii.

<sup>89</sup> *Ibid.*, pp. xxvi.

protagonistes : ceux-ci sont conscients du fait qu'ils ne sont absolument pas maîtres de leurs actes, ou en tout cas se voient comme tels [<sup>90</sup>]. Or, quoi de plus insupportable pour l'idée de justice qu'une position philosophico-morale selon laquelle les comportements *dans leur ensemble*, soient-ils amoraux ou délinquants, ne seraient pas soumis au libre-arbitre ? En effet, la justice est basée, au moins en partie, sur l'idée selon laquelle la menace et la punition peuvent avoir une influence sur les comportements, déterminés en dernière instance par le libre-arbitre de leurs acteurs [<sup>91</sup>]. Une œuvre dans laquelle le libre-arbitre leur échappe comporte pour cette raison un volet subversif.

Un autre aspect des deux œuvres et qu'elles dénoncent le fait qu'un basculement est en cours dans la société, et que celle-ci n'est plus à même résister à la pression que ses membres exercent par leurs exigences. Ce constat est inquiétant, et le choc qu'il produit est peut-être également pour part dans les réactions vis-à-vis de chacune des deux œuvres, y compris dans les attaques en justice : quand le doigt montre le mal, on peut être tenté de couper le doigt.

Chez Flaubert, ce basculement est celui de *la tyrannie du rêve*, qui mène nécessairement à l'échec individuel [<sup>92</sup>]. Flaubert prend beaucoup de soin à nous montrer la cause initiale du drame Bovary : celui-ci ne tient ni dans la mort de la mère d'Emma, ni dans l'éducation que lui donne son père, ni dans une tare génétique. Elle se trouve dans ses *lectures*, à savoir dans l'éducation parallèle que fournit la littérature de masse [<sup>93</sup>]. Celles-ci provoquent ce drame parce qu'elles proposent un type d'existence, de relations amoureuses, de mariage, de vie au quotidien inaccessibles [<sup>94</sup>]. Elles préparent chez l'enfant Emma et chez l'adulte qu'elle va devenir une exigence de vie qui se heurte de plein fouet à la vie réelle, dont Flaubert exagère la platitude. Cette présentation des choses est doublement inquiétante. D'une part elle montre que le ver est déjà dans le fruit. La littérature de masse existe, et des milliers d'Emma y ont accès. Ce qui arrive à Emma peut se produire, se produit sans doute [<sup>95</sup>], et risque de se produire des milliers de fois à travers le pays. Pour peu qu'il ait raison, Flaubert pointe ici un danger potentiel ; mais surtout, il montre que les institutions n'ont pas su prévenir ce danger. Il court en même temps le risque qu'on l'accuse de le renforcer

---

<sup>90</sup> « Les conditions initiales étant données, pensait-il, [...] les événements se développent dans un espace désenchanté et vide; leur déterminisme est inéluctable. Ce qui s'était produit devait se produire, et il ne pouvait en être autrement; personne ne pouvait en être tenu pour responsable » (*Les Particules*, p. 89); « [...] la croyance, fondement naturel de la démocratie, d'une détermination libre et raisonnée des choix politiques individuels, était probablement le résultat d'une confusion entre liberté et imprévisibilité. Les turbulences d'un flot liquide au voisinage d'une pile du pont sont structurellement imprévisibles ; nul n'aurait songé pour autant à les qualifier de *libres* » (*Ibid.*, p. 227).

<sup>91</sup> Comme le dit Houellebecq lui-même par la voix de Michel, la croyance « d'une détermination libre et raisonnée des choix politiques individuels » est bien le « *fondement naturel de la démocratie* » (p. 227, c'est moi qui souligne).

<sup>92</sup> Les romans de Flaubert sont des « romans de l'échec, de la faillite et de la désillusion » (Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cité*, page xviii). Flaubert lui-même connaît cette tyrannie dans sa propre vie : il n'avouera jamais son amour à celles dont il s'éprend par crainte de « dégrader un idéal » (Pierre SÍPRIOT, *op. cité*, page xi) – ce qui ne l'empêche pas de fréquenter la prostitution. Ainsi la barre est placée tellement haut qu'il est impossible de l'atteindre et que par là, certaines exactions ou dégradations deviennent possibles. C'est bien ce qui arrive à Emma Bovary ou aux personnages de Houellebecq, de façon plus dramatique.

<sup>93</sup> *Madame Bovary*, pp. 36-39.

<sup>94</sup> « Ce n'était qu'amour, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à toutes les pages, forêts sombres, troubles du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, *messieurs* braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes. » (*Ibid.*, p. 38.)

<sup>95</sup> On sait que Flaubert s'est inspiré d'un fait divers réel (Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cité*, page vi).

et qu'on fasse de lui un exemple. D'autre part, son exagération de l'inanité de la vie d'Emma, le trait outré des personnages qui l'entourent, constituent en eux-mêmes autant de raisons de comprendre Emma et, sinon de la trouver sympathique, au moins de compatir à son histoire [96]. Or, Flaubert n'y propose aucune autre solution que le suicide. Il ne laisse aucune issue à ce mariage et fait ainsi la démonstration qu'un mariage, quand il ne fonctionne pas, est (au moins dans certains cas) irrécupérable. Bref, Flaubert dit qu'à travers la littérature de masse s'est forgée, ou est en train de se forger, une tyrannie du rêve capable de porter des coups à nombre de mariages, et qu'il y a là quelque chose d'irréversible. Cette dénonciation, cette annonce d'une catastrophe annoncée est sans doute insupportable à certains de ses contemporains.

J'ai parlé de *tyrannie du rêve* à propos d'Emma Bovary parce que la tyrannie qu'exercent sur elle ses exigences de bonheur reste du domaine du rêve, de l'imagination, du secret. C'est un drame personnel. Mais une évolution va se produire chez les autres personnages de Flaubert (Frédéric, Bouvard et Pécuchet). Ceux-ci sont, comme Emma, animés par des ambitions qui dépassent les possibilités de la vie quotidienne [97], mais ces ambitions sont en voie de se socialiser : Emma est seule à se raconter des histoires, mais Frédéric a Deslauriers, Bouvard a Pécuchet. L'exigence n'est plus intérieure, mais partagée. On est en train de passer d'une *tyrannie du rêve* à une *tyrannie du bonheur*. Dans les romans de Houellebecq, cette tyrannie du bonheur est pleinement réalisée. Elle n'est plus vécue dans le secret, ni partagée entre deux amis : c'est une pression sociale généralisée. Mieux, c'est devenu un système à part entière, avec ses institutions ses règles, et même son économie [98]. Le bovarysme se définit par « la faculté [...] de se concevoir autrement qu'[on] est » et l'« impuissance à accepter la vie telle qu'elle est » [99]. Chez les personnages de Houellebecq, cette impuissance est portée par des motivations sociales, publicitaires, basées sur les procédés de distractions des masses que sont la télévision, la consommation et la publicité, dans un

---

<sup>96</sup> J'ai mené récemment une petite enquête par internet à propos de *Madame Bovary*. Dix-neuf personnes y ont répondu. Elle comprenait l'ensemble de questions suivant : « Vous sentez-vous proche de Mme Bovary, ou au contraire vous sentez-vous différent(e) d'elle? Pourquoi? Vous est-elle sympathique ou antipathique? Pourquoi? » Ceux connaissent l'intrigue de l'œuvre répondent en général que Madame Bovary ne leur est « ni sympathique, ni antipathique ». Une personne condamne vigoureusement Emma Bovary quant à ses amants, son endettement et son suicide, mais plusieurs ressentent pour elle de la « pitié » ou trouvent que son histoire est « triste ». D'autres donnent les commentaires suivants : « Ce mécanisme [le bovarysme] nous enveloppe et nous détruit en partie si nous ne l'avons pas étudié et intégré à notre vie » ; « Je me sens proche par le fait que moi aussi j'aimerais casser tous ces carcans que nous inflige notre société sans savoir si c'est réellement la place qui nous convient. Je me sens différente par le fait de n'avoir pas le "courage" de "briser" la famille que j'ai créée il y a vingt ans et qui elle n'y est pour rien si ne je suis pas pleinement satisfaite et épanouie dans ma vie actuelle » ; « Je me sens différente d'elle, beaucoup plus ancrée dans la réalité et plus responsable de mon entourage. Elle me paraît sympathique car je me retrouve dans son idéal vers lequel je tends tout en étant consciente qu'un idéal ne se s'atteint pas » ; « Je suis de nature sauvage et les choses de la vie m'étouffent rapidement, ce livre m'a peut-être conforté dans ma quête de liberté » ; « C'est une femme très contemporaine, en avance sur son temps » ; « C'est la nature humaine de vouloir toujours ce qu'on n'a pas. Il s'agit d'une question existentielle. Si la vie est définie comme le projet de se réaliser, elle a certainement raison. Il n'y a pas que les valeurs bourgeoises qui comptent ». Ces réponses sont évidemment fractionnaires mais elles montrent que la plupart des lecteurs actuels de Flaubert compatissent effectivement. Cette petite enquête pourrait servir de base à une enquête plus vaste.

<sup>97</sup> Le plan sur lequel Emma place ses espoirs est en particulier celui de l'amour, du mariage, du couple et de la conjugalité. Pour Frédéric, il s'agit du plan plus général de l'amour : il s'agit d'acquérir une *éducation* : donc d'aboutir à une forme de *compétence*. Il en va exactement de même pour Bouvard et Pécuchet, persuadés qu'il existe une forme de compétence qui permet la compréhension du monde, et qu'il suffit de l'acquérir. Or, cette compétence ne viendra ni à l'un ni à l'autre.

<sup>98</sup> La société « érotique-publicitaire » des *Particules*, p. 161 (voir note 57 *supra*). Les trois romans de la trilogie sont bâtis sur cette idée d'économie du désir, définissant deux échelles sociales indépendantes : une échelle basée sur l'argent, une autre sur le sexe (voir Pierre VARROD, *art. cité*).

<sup>99</sup> Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cité*, respectivement pp. xxii et xi.



processus conscient et organisé [<sup>100</sup>]. Le danger que dénonçait Flaubert s'est pleinement réalisé : il est maintenant étendu à toute la population, et constitue un mode général de relations aux autres [<sup>101</sup>]. Or Houellebecq, comme le Flaubert de *Madame Bovary*, grossit le trait par lequel il décrit la vie quotidienne en exagérant sa platitude et son inanité, poussant lui aussi le lecteur à compatir avec ses personnages et à excuser leurs exactions. Houellebecq non plus ne propose aucune solution qui puisse concilier les exigences du quotidien, la cohésion sociale et le bonheur individuel. Il ne propose que le suicide, le renoncement à toute vie sociale, ou une improbable solution paneugéniste [<sup>102</sup>]. Flaubert disait que certains mariages étaient condamnés, laissant ainsi présager une condamnation générale du mariage et des relations conjugales et parentales. Houellebecq dit que certaines relations sociales (professionnelles, filiales, parentales, amoureuses, et accessoirement interethniques/inter-religieuses) sont condamnées, laissant ainsi présager une condamnation générale des relations sociales et une généralisation de la violence — et qu'il y a là quelque chose d'irréversible. Là encore, cette dénonciation d'une catastrophe annoncée, par son caractère insupportable, a sans doute contribué aux réactions contre son travail et ses propos.

## II. L'œuvre prémonitoire et son rapport à la réalité

Comme dit en introduction, l'objectif de cette étude n'est pas de montrer qu'il existe des similitudes entre Flaubert et Houellebecq, mais plutôt que celles-ci sont assez profondes pour permettre de dire que certaines généralisations sur Flaubert sont peut-être également valables pour Houellebecq. Dans la partie qui précède, j'ai fait de mon mieux pour donner une idée de cette profondeur. Ce faisant, j'ai déjà largement abordé le thème de cette deuxième partie : montrer que Flaubert possède (en tout cas à travers *Madame Bovary*) un talent de prémonition, et supposer qu'il en va de même pour Houellebecq (ce dernier en ayant d'ailleurs, en quelque sorte, déjà fait la preuve *via* Bali). Flaubert, avec Emma Bovary, nous propose le portrait pathologique d'une femme insatisfaite de son mariage. Ce faisant, il anticipe de plus d'un siècle une insatisfaction qui va se répandre, sinon à toute la société, au moins à de larges pans de celle-ci (autant chez les hommes que chez les femmes) et se manifester dans un « changement social » : la modification des structures de la famille. Il s'agira donc de montrer que la famille est en changement et que ce changement résulte bien d'une insatisfaction « à la Bovary ». Accessoirement, on pourra se demander si l'œuvre, par sa présence et son succès, n'a pas elle-même contribué à ce changement (et, si c'est le cas, si

---

<sup>100</sup> A propos de ce processus conscient et organisé, voir le roman de Michel Beigbeder, *99 francs* (Michel BEIDBEGER, *14,99 euros [99 francs]*, Grasset, 2000).

<sup>101</sup> « L'exception d'Yonville, la pas-comme-les-autres a envahi les sociétés contemporaines. La [femme de] quinze – soixante-dix [ans] que ciblent les agences de publicité, c'est elle. [...] Elle est tout ce qui rétablit la balance commerciale française et l'activité des cabinets d'avocats new-yorkais. [...] son secret gouverne les agences de tourisme mondial, les programmes des villages-vacances, les locations dans les îles du Sud, la pêche sous-marine, les paradis érotico-fiscaux, le centre-ville et les banlieues. Les adolescents qui rêvent des caprices de stars et les stars qui rêvent d'adolescence permanente, vous les reconnaissez ? » (André GLUCKSMANN, *op. cit.*, p. 100). Traduisons : ce qu'Emma a de spécial à son époque, c'est le désir de tout posséder, de réussir envers et contre tous (et surtout *malgré* les autres), de vivre des aventures extraordinaires, une sexualité sans égal, une vie urbaine, une vie de reine (ou de "star") et d'être perpétuellement jeune et belle. Aujourd'hui, toutes et tous ont rejoint Emma dans ces désirs, et c'est ce qui fait tourner l'économie. — Et c'est exactement ce que dit Houellebecq.

<sup>102</sup> A vrai dire, il y a une lueur d'espoir, identique, dans *Les Particules* et dans *Plateforme* : c'est l'amour, que le personnage principal des deux romans finit par rencontrer. Mais cet espoir est à chaque fois détruit par des coups du sort dramatiques : l'accident, suivi du handicap et du suicide, dans *Les Particules* ; l'attentat terroriste, dans *Plateforme*.

ce caractère « autoréalisant » peut servir d'argument pour justifier la censure).

### 1. Un changement social : la crise de la famille, 1970-2000.

Le changement social est généralement défini comme un phénomène le plus souvent irréversible, altérant les structures la société et modifiant le cours de son histoire [<sup>103</sup>]. Ce phénomène consiste en un ensemble de changements dispersés dans plusieurs secteurs de la société (par exemple le travail, la mobilité sociale et géographique des populations, les institutions et les lois), mais dont on peut supposer qu'ils ont une relation entre eux [<sup>104</sup>]. On peut définir des changements à courte portée, qui relèvent essentiellement du journalisme, des changements à moyenne portée, qui intéressent spécialement le sociologue [<sup>105</sup>], et des changements à longue, voire très longue portée, qui intéressent l'historien [<sup>106</sup>].

Les philosophes et sociologues des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ont posé le changement social comme le résultat d'un acte volontaire de soumission ou d'un contrat social passé entre égaux, puis comme un changement indépendant de la volonté des acteurs, et dû à un seul facteur (par exemple le déterminisme évolutionniste chez Comte, l'égalité des conditions chez Tocqueville, l'industrialisation chez Marx, la rationalisation chez Weber, etc.) [<sup>107</sup>]. Les sociologues d'aujourd'hui s'accordent sur le fait qu'il est presque impossible de définir une théorie du changement social [<sup>108</sup>]. Pour Raymond Boudon, il s'agirait d'une « capacité à énoncer [sur la société] des propositions intéressantes et vérifiables dont la validité n'est pas limitée à un cadre spatio-temporel déterminé, mais ayant une portée plus générale » [<sup>109</sup>]. Néanmoins, Boudon insiste sur le fait que les modèles sont des instruments de connaissance nécessaires mais qu'ils sont toujours « débordés par la réalité » [<sup>110</sup>]. Pour Mendras et Forsé, les changements n'existent qu'en fonction des paradigmes de recherches qui les définissent. Ceux-ci déterminent éventuellement des théorèmes (les « propositions intéressantes et vérifiables » dont parle Boudon) [<sup>111</sup>]. Dans l'approche du groupe Louis Dirn, on cherche à éviter les deux solutions extrêmes qui consistent à prétendre « avoir trouvé le “sens” de l'évolution des sociétés, en insistant sur son caractère inéluctable » ou à conclure à « l'impossibilité d'une quelconque compréhension du changement social [...], la sociologie laissant alors le champ à la seule histoire » [<sup>112</sup>]. Pour ce faire, le groupe se limite dans le temps, ne reculant pas au-delà de 1965, et essaie, à

<sup>103</sup> Thierry ROGEL, « La matrice de Louis Dirn : une approche du changement social à “moyenne portée” », DEES 110, décembre 1997, p. 56 (article disponible sur internet).

<sup>104</sup> Ainsi, le passage aux 35 heures constitue un changement, mais pas un changement social ; l'avènement de la civilisation des loisirs (auquel on peut rattacher le passage aux 35 heures) en est un, ou en tout cas peut être étudié comme tel.

<sup>105</sup> Thierry ROGEL, *art. cité*. Henri MENDRAS et Michel FORSÉ, *Le Changement social : tendances et paradigmes*, Armand Colin, Paris, 1983. La « moyenne portée » de Dirn s'étend sur 35 ans : pour des raisons argumentées, la date de 1965 est retenue comme limite dans le passé (ROGEL, *art. cité*, p. 57). Celle de Mendras et Forsé, qui font une théorie des théories du changement social, est plutôt de l'ordre du siècle.

<sup>106</sup> Fernand BRAUDEL, *L'Identité de la France, Vol. 1 : Les Hommes et les Choses*, Flammarion, Paris, 1990.

<sup>107</sup> Thierry ROGEL, *art. cité*, p. 55-56.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>109</sup> Zaki LAIDI, séminaire « Politique et mondialisation », CERI, université de Marne-la-Vallée, disponible sur internet.

<sup>110</sup> Raymond BOUDON, *La Place du désordre, critique des théories du changement social*, Paris, PUF, 1984.

<sup>111</sup> Henri MENDRAS et Michel FORSÉ, *op. cité*, pp. 263-273. Exemple de théorème : « Une innovation se diffuse dans une population comme peut le faire une épidémie ».

<sup>112</sup> Thierry ROGEL, *art. cité*, p. 57.

travers les sondages et enquêtes d'opinion disponibles, de repérer des « micro-tendances ». Celles-ci sont ensuite organisées dans des matrices, des corrélations sont établies, permettant de dégager des « macro-tendances » et leurs relations. Parmi cinq macro-tendances qui apparaissent ainsi dans les sociétés occidentales [113], citons-en deux sur lesquelles je vais revenir plus loin : la modification des rapports de parenté et le déclin de l'autorité personnelle.

J'ai dit plus haut que je m'intéressais au changement de la structure de la famille dans les trente dernières années. Un tel changement a-t-il eu lieu, et en quoi la période en question est-elle remarquable ? Dans la société occidentale en général, cette période se caractérise par une réduction des premiers mariages et une augmentation des divorces, une augmentation des naissances hors mariage [114], une réduction de la taille moyenne des ménages, une augmentation des ménages solitaires et une décohabitation entre parents et enfants. En revanche, il apparaît plutôt un renforcement des réseaux de parenté, les liens entre parents et enfants adultes se renforçant. Le lien mère-enfant également se renforce, mais le lien père-enfant est menacé [115]. Cet ensemble de facteurs, dont le groupe Louis Dirn montre qu'ils sont liés entre eux, définit un « changement social » au sens général proposé plus haut. Néanmoins, rien n'indique dans ces données qu'il s'agisse d'une « bovarisation » puisque le lien mère-enfant semble se renforcer, et qu'il ne nous est rien dit sur d'éventuelles causes psychologiques de ces changements.

Pourtant, on peut se demander ce qui peut provoquer une telle augmentation des divorces et des séparations de parents (mariés ou non-mariés). En effet, ces séparations ont un coût important. Considérons d'abord leur nombre. En France en 1900, un mariage sur vingt est dissout par le divorce ; en 1975, un sur six ; en 1980, un sur trois [116]. Depuis 1980, cette proportion reste stable mais on sait que dans la même période le nombre des naissances hors mariage augmente de 360% [117]. Cela signifie donc que les mariages sont moins fréquents, mais que les séparations continuent à augmenter. Prenons-en pour témoins les familles monoparentales (définie comme les foyers composés d'un seul adulte et d'au moins un enfant mineur). En 1962, elles sont 700 000 en France, dont 50% composées de veufs ou veuves ; en 2000, elles sont 1,6 millions, dont 22% composées de veufs ou veuves, 58% de séparés ou divorcés, et 20% de célibataires [118]. Notons que 95% des enfants de familles monoparentales cohabitent avec leur mère. Parmi ceux-ci, 32% ne voient jamais leur père [119]. Le coût de ces séparations a ainsi plusieurs dimensions. Dimension sociale, d'abord. Pour une chose, les familles monoparentales sont surreprésentées parmi les foyers en situation de pauvreté ou de précarité (salaires, logement, chômage, etc.) [120]. Pour une autre, dans les autres « nouvelles familles » issues d'un remariage (c'est à dire les familles recomposées), le coût pour l'enfant reste à déterminer mais il apparaît clairement que la dissolution du lien entre les parents n'est

---

<sup>113</sup> Les études portent sur des données françaises, allemandes, américaines, québécoises, grecques, espagnoles, russes et italiennes. *Ibid.*, p. 65.

<sup>114</sup> Qui atteignent 30% en moyenne dans les pays concernés, mais avec des écarts notables entre pays : 10% en Allemagne, 50% en France.

<sup>115</sup> Thierry ROGEL, *art. cité*, p. 66.

<sup>116</sup> Martine SEGALÉN, *Sociologie de la famille*, Armand Colin, Paris, 2000, p. 138.

<sup>117</sup> OBSERVATOIRE de l'Enfance en France, *Les « nouvelles familles » : l'état de l'enfance*, Hachette, Paris, 1998, p. 130.

<sup>118</sup> Martine SEGALÉN, *op. cité*, p. 54.

<sup>119</sup> OBSERVATOIRE, *doc. cité*, p. 33.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 90.

pas profitable à l'enfant, surtout si celui-ci est déjà en difficulté, et surtout s'il est élevé par son parent du sexe opposé <sup>[121]</sup>. Enfin, il semble qu'il y ait bien un lien entre délinquance et absence de père <sup>[122]</sup> ; or en France aujourd'hui, près de deux millions d'enfants ne voient jamais ou presque jamais leur père <sup>[123]</sup>. Dimension personnelle, ensuite : un divorce a un coût direct important (frais divers, revente ou partage des biens, déménagement, réinstallation). Ce coût personnel est encore plus lourd et durable si la personne se retrouve dans une situation d'éducation monoparentale (ce qui touche, comme on l'a vu, principalement des femmes). Ainsi, le sociologue François de Singly, qui n'est pourtant ni polémiste ni alarmiste, conclut-il son travail sur la famille contemporaine par les questions suivantes : « Les familles post-modernes ne menaceraient-elles pas l'ordre social dans la mesure où elles assureraient moins bien la fonction domestique de socialisation ? [...] Comment l'enfant est-il "produit" dans un contexte familial où les préoccupations individuelles semblent l'emporter ? L'enfant est-il toujours porteur d'un projet familial ? » <sup>[124]</sup>. Pour Jean-Claude Guillebaud « la précarisation de la famille commence à apparaître comme une source nouvelle d'inégalités » <sup>[125]</sup>.

Dans ce contexte, considérant le coût social potentiel, le risque personnel important de se retrouver en situation de famille monoparentale, et le coût personnel assuré quel que soit l'issue finale de la séparation, qu'est-ce qui peut justifier l'augmentation brutale et générale des divorces et séparations constatée dans les trente dernières années ? Il n'y a pas d'incitatif légal ou financier (baisse des impôts, subvention au divorce...) qui vienne compenser ces pertes et ces risques. Force est bien d'admettre, avec François de Singly, que « les préoccupations individuelles semblent l'emporter ».

Pour Jean-Claude Guillebaud, celles-ci se définissent comme « une logique de solitude » <sup>[126]</sup>, conséquence malheureuse d'un « devoir de bonheur » <sup>[127]</sup> : pour Guillebaud, à la suite de la « révolution sexuelle », la famille « a été considérée de plus en plus comme la réunion *libre, volontaire et provisoire*, de deux consentements amoureux. L'idée du couple l'a emporté sur l'idée d'institution. La famille, dans cette interprétation, apparaît d'abord comme l'espace de l'épanouissement affectif et sexuel, le territoire exclusif de l'amour. La dimension institutionnelle, forcément inscrite dans la durée, la stabilité, la pérennité, est passée au second plan » <sup>[128]</sup>. Cette analyse est parfaitement confirmée par l'enquête qu'un collègue et moi-même avons menée auprès d'étudiants français : au sein de la famille, ceux-ci définissent le couple par le sommeil commun, compris comme étant le lieu d'une sexualité commune quel que soit l'âge des conjoints et la présence ou non d'enfants dans la famille <sup>[129]</sup>. Cette « logique de solitude » se dessine alors

---

<sup>121</sup> *Ibid.*, pp. 129-151.

<sup>122</sup> Pour le moins, on constate un lien entre absence de père et absentéisme scolaire d'une part, et absentéisme scolaire et délinquance d'autre part (Sebastian ROCHÉ, « Enquête sur la délinquance auto-déclarée des jeunes », Fondation MAIF et Ministère de l'Intérieur ; et « Schémas départementaux de protection de l'enfance », Ministère de la Santé, de la Famille et des Personnes handicapées. Documents disponibles sur internet).

<sup>123</sup> QUID, encyclopédie sur Internet (France, divorce).

<sup>124</sup> François DE SINGLY, *Sociologie de la famille contemporaine*, Nathan, collection 128, 1993, p. 120.

<sup>125</sup> Jean-Claude GUILLEBAUD, *La Tyrannie du plaisir*, Seuil, Paris, 1998, p. 352.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 301.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 363-365.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 364. C'est moi qui souligne.

<sup>129</sup> Jean-Luc AZRA & Bruno VANNIEUWENHUYSE, *art. cité*. Le contraste est particulièrement frappant dans cette enquête, où un panel d'étudiants français est comparé avec un panel d'étudiants japonais. Pour ces derniers, de façon écrasante, aucune

simplement : lorsqu'on n'est plus amoureux, lorsqu'on ne fait plus l'amour ensemble, « il vaut mieux se séparer ». L'enfant n'entre pas dans ce schéma, et en tout cas pas au premier plan. Ainsi, comme dans le cas d'Emma, on ne peut pas dire qu'il n'est objet d'aucune affection ni qu'il n'est porteur d'aucun « projet familial ». Mais ni cette affection, ni ce projet familial ne peuvent atténuer le « devoir de bonheur » [130]. Evelyne Sullerot écrit : « La surévaluation du couple par rapport à la famille a transformé les médiocrités conjugales en autant d'échecs personnels dramatiques. Les femmes pensent qu'il faut, qu'elles doivent, qu'elles *se* doivent de sortir de ce qu'elles considèrent comme une impasse. Sinon, les idéologies modernes, qui opèrent sans cesse des reclassements, les condamnent au dernier rang, presque jusqu'à l'opprobre » [131].

Des échecs personnels dramatiques, comme dans les romans de Flaubert, « romans de l'échec, de la faillite et de la désillusion » [132]. *Elles pensent qu'elles « se doivent »* : tyrannie du rêve, comme dans le cas d'Emma ; et « *les idéologies modernes, qui opèrent sans cesse des reclassements* », *les condamnent* : tyrannie du bonheur, comme dans le cas du Bruno des *Particules*, prisonnier — en tout cas le pense-t-il — des reclassements de l'idéologie érotique-publicitaire.

## 2. Flaubert et la crise de la famille.

« Le discours sur la crise de la famille n'est pas nouveau, il a été récurrent tout au long du XIXe siècle » [133]. Ce discours est très vite un discours sociologique. Il est d'abord lié aux études sur les conditions de vie des ouvriers, que les institutions cherchent à améliorer [134]. C'est alors, et de façon sous-jacente pendant tout le XIXe siècle, un discours sur la misère. Auguste Comte parle le premier d'une sociologie de la famille. Il tient alors un discours alarmiste : « Les graves atteintes que reçoit directement aujourd'hui cette institution fondamentale doivent être regardée comme les plus effrayants symptômes de notre tendance provisoire à la désorganisation sociale » [135]. Pour Comte, « la théorie sociologique de la famille peut-être essentiellement réduite à l'examen rationnel de deux ordres de relations nécessaires, à savoir la subordination des sexes et ensuite celles des âges, dont l'une institue la famille tandis que l'autre la maintient » [136]. Ce discours est également tenu par Le Play [137] qui voit la cause des atteintes à la famille dans l'affaiblissement de l'autorité du père et de l'esprit d'obéissance. L'air du temps est donc à l'inquiétude au sujet de la famille, et Flaubert vient placer son histoire dans un contexte où il donne une

---

entité « couple » ne se définit dans la famille avec enfant.

<sup>130</sup> Et si projet familial il y a, celui-ci est souvent extrêmement réduit : « Je suis salarié, je suis locataire, je n'ai rien à transmettre à mon fils. Je n'ai aucun métier à lui apprendre, je ne sais même pas ce qu'il pourra faire plus tard [...] » (*Les Particules*, p. 169).

<sup>131</sup> Evelyne SULLEROT, *Quels pères ? Quels fils ?*, citée par Jean-Claude GUILLEBAUD, *op. cité*, p. 365.

<sup>132</sup> Voir *supra*, note 92.

<sup>133</sup> Martine SEGALIN, *op. cité*, p. 9.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 19-20.

<sup>135</sup> 48<sup>ème</sup> leçon du *Cours de philosophie positive*. Cette tendance est « provisoire » car Comte pense que le changement social est déterminé par deux tendances antagonistes : l'une de « désorganisation », l'autre de « réorganisation » (Introduction du *cours*, disponible sur internet).

<sup>136</sup> *Ibid.*, 50<sup>ème</sup> leçon, cité par Martine SEGALIN, *op. cité*, p. 20.

<sup>137</sup> Frédéric LE PLAY, *L'organisation de la famille*, 1884 (ouvrage disponible sur internet).

nouvelle dimension à cette inquiétude.

Mais pourquoi parler de famille à propos de Flaubert et de *Madame Bovary* ? Le sujet du roman semble plutôt être l'adultère. C'est bien l'adultère que stigmatise l'opinion et que condamne l'avocat impérial Ernest Pinard, c'est donc bien l'adultère qui doit constituer un problème au XIXe siècle. Or, pour le moins, l'adultère semble alors extrêmement répandu. Il est omniprésent chez Balzac, dont la *Physiologie du mariage* de 1838 se plaît à faire des « statistiques conjugales » pour déterminer le nombre de femmes honnêtes dans le pays, c'est à dire la petite frange de celles qui ne trompent pas leurs maris [<sup>138</sup>]. On sait l'influence que la *Physiologie du mariage* aura sur Flaubert [<sup>139</sup>]. L'adultère est également présent dans un nombre impressionnant de romans du XIXe, qui précèdent Flaubert mais ne suscitent pas l'opprobre [<sup>140</sup>]. Ainsi, vers 1857, l'adultère (même féminin) ne semble pas constituer un problème, mais plutôt une constante des relations sociales [<sup>141</sup>]. Dans ces conditions, on cerne mal la peur du ministère public de voir *Madame Bovary* exercer une influence pernicieuse sur les âmes et en particulier « les plus légères d'entre elles ». Il faut bien comprendre alors que ce contre quoi s'élève Ernest Pinard, c'est surtout le « poison » que représente *le désir*, et qui menace la stabilité du mariage *en soi*. L'adultère n'est qu'une des condamnations accessoires, et il n'est évoqué que parce qu'il constitue « un crime *pour la famille* » [<sup>142</sup>]. De plus, il n'est qu'un des crimes d'Emma, le suicide et la perte de la foi en constituant deux autres, qui menacent également la famille.

De même, ce n'est pas la question de l'adultère à laquelle s'attaque Flaubert, mais bien à celle de la famille à travers la destruction du lien conjugal, et — problème qui préoccupe l'époque — à celle de la

---

<sup>138</sup> Honoré de BALZAC, *La Physiologie du mariage*, dans *Études philosophiques et études analytiques, Comédie humaine*, Tome VI, 23, p. 353-360, 1866 (première publication : 1838).

<sup>139</sup> Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cité*, pp. xii-xiii.

<sup>140</sup> La liaison extraconjugale est présente dans *Tristan et Iseut* (vers 1180) et elle est le thème de l'amour courtois, puis, à l'exception de quelques œuvres (par exemple *Phèdre* de Racine, 1677) elle disparaît de la littérature. Elle refait surface à la fin du XVIIIe avec *Les Liaisons dangereuses* de Laclos (1782), puis disparaît à nouveau. Apparaît ensuite une explosion du thème à partir du deuxième tiers du XIXe : 1830, Stendhal, *Le Rouge et le noir* ; 1835, Balzac, *Le Père Goriot* ; 1836, Balzac, *Le Lys dans la vallée* ; 1839, Stendhal, *La Chartreuse de Parme* ; 1843, Balzac, *Les Illusions perdues* ; 1847, Balzac, *La Cousine Bette* ; 1855, frères Goncourt, *Germinie Lacenteux* ; 1857, Flaubert, *Madame Bovary* ; 1867, Zola, *Thérèse Raquin* ; 1869, Flaubert, *L'éducation sentimentale* ; 1877, Zola, *L'Assomoir* ; 1880, Zola, *Nana* ; 1883, Maupassant, *Une Vie* ; 1885, Becque, *La Parisienne* ; 1885, Maupassant, *Bel Ami* ; 1887, Zola, *La Terre* ; 1890, Zola, *La Bête humaine* ; 1894, France, *Le Lys rouge*, sont toutes des œuvres dans lesquels l'adultère est le thème principal ou au moins l'un des ressorts importants de l'intrigue. (Je remercie les étudiants du cours de maîtrise de littérature de l'Université de Kyushu pour m'avoir aidé à composer cette liste.) Par ailleurs, il me semble qu'on assiste à une normalisation de l'adultère. Autant dans les premières œuvres, la résistance des personnages avant de « sombrer » est forte, autant dans les dernières celui-ci peut être vécu comme un avatar de la vie en société (*L'Éducation sentimentale*, *Bel Ami*) ou comme une fatalité à travers laquelle se met en place une dérive criminelle beaucoup plus grave (Zola). Si cette analyse est juste, cela pourrait signifier que l'adultère ne constitue plus, en soi, un problème moral : c'est le fait d'utiliser l'amour des femmes pour gérer son ascension sociale, ou encore le fait d'être capable d'aller jusqu'au meurtre pour assouvir sa passion, qui le sont. La question morale s'est déplacée de la question du mariage à la question du *bonheur* (jusqu'où peut-on aller pour assurer son bonheur ?), et *Madame Bovary* constitue certainement à cet égard un point de rupture.

<sup>141</sup> Il y a cependant bien sûr des problèmes d'argent, puisque les amants coûtent cher (Claudine GOTHOT-MERSCH, *op. cité*, p. xviii), et peut-être aussi des problèmes de santé publique : les mêmes romans décrivent aussi, dans cette même société, la présence fréquente (et fréquentée) de la prostitution par ces mêmes amants et maris, or on sait que la syphilis est présente. Baudelaire la contractera à la même époque et finira par en mourir. Cependant, l'épidémie ne deviendra assez grave pour avoir une influence sur les comportements conjugaux que beaucoup plus tard, vers 1900 (cf. Martine SEGALIN, *op. cité*, p. 28).

<sup>142</sup> « Réquisitoire... », *doc. cité*. C'est moi qui souligne.

misère conséquente. En effet, dès la première esquisse qu'il fait du roman, il conclut son intrigue par le fait qu'on envoie « [la] petite fille aux écoles gratuites »<sup>[143]</sup> : autrement dit, tout le roman tend vers ce drame final, qui est que l'enfant sera orpheline et privée du destin qui, normalement, l'attendait.

Balzac a déjà précisé le contexte dans lequel va se nouer le drame : « S'étant exagéré le bonheur conjugal, [elles] se disent en elles-mêmes : Quoi ! ce n'est que cela ! [...] quand elles appartiennent à un mari »<sup>[144]</sup>.

En effet, on assiste en ce début de XIXe à de profonds changements dans la manière de concevoir le mariage, avec la disparition de sa conception chrétienne. Selon celle-ci, lit-on dans les textes du XVIe siècle, le mariage a précisément été institué d'une part pour faire des enfants, d'autre part pour se garder du péché qu'est la recherche du plaisir sexuel. Tout sentiment passionné « met en péril "l'honnesteté du lit nuptial" »<sup>[145]</sup>. Le mariage est précisément un lieu de *non-plaisir*. A tel point que, comme le montre abondamment Fernand Braudel, l'adultère est préférable à une relation maritale qui se vautre dans la « licence » !<sup>[146]</sup>. Le mariage est avant *procréation*, et pour cette raison le contrôle des naissances (compris comme les pratiques amoureuses et sexuelles permettant d'avoir du plaisir en évitant d'avoir des enfants) est également un crime. Mais, là encore, il est considéré comme un moindre mal dans les relations adultères<sup>[147]</sup>, elles-mêmes étant vues comme inévitables, l'homme (ou la femme) étant ce qu'ils sont. Cependant, « une contamination s'est finalement produite entre les deux domaines artificiellement séparés de la vie sexuelle, conjugal et extraconjugal »<sup>[148]</sup>. Le lent processus de contrôle des naissances, entamé depuis plusieurs siècles, se concrétise en France au XVIIe et XVIIIe. En 1778, « on trompe la nature jusque dans les villages »<sup>[149]</sup>. Mais le grand basculement se produit précisément dans le demi-siècle qui précède *Madame Bovary*<sup>[150]</sup>. Cette période « sera l'aboutissement d'une lente détérioration du mariage chrétien, la fin d'un équilibre culturel, la rupture d'un ordre ancien, lentement accomplie comme tous les changements de ce type », écrit Fernand Braudel<sup>[151]</sup>.

Braudel, citant Alfred Sauvy, répond également à la question du pourquoi culturel et de la spécificité de la France à cet égard. En effet, les autres pays européens ne verront leur démographie chuter que beaucoup plus tard : « La restriction des naissances en France, c'est la conséquence d'une libération des hommes de

---

<sup>143</sup> « Premier scénario [de *Madame Bovary*] », dans Claudine GOTHOT-MERSCH, *La Genèse de Madame Bovary*, Librairie José Corti, Paris, 1966, p. 294.

<sup>144</sup> Balzac, *Physiologie du mariage*, cité par Claudine GOTHOT-MERSCH, Introduction de l'édition annotée de *Madame Bovary*, Classiques Garnier, 1971, p. xii.

<sup>145</sup> Fernand BRAUDEL, op. cité, p. 199.

<sup>146</sup> Ainsi, Montaigne écrit à propos du plaisir des femmes : « Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main » ! En d'autres termes, le plaisir sexuel est toléré hors du mariage, et sur ce plan l'adultère est un moindre mal (*Ibid.*).

<sup>147</sup> « La conclusion pour nous est ironique, mais finalement c'est bel et bien la position de l'Église que, dans l'adultère, la fornication ou l'inceste, éviter l'enfant est une atténuation de la faute », *ibid.*, p. 200.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>150</sup> A Meulan, petite ville sur la Seine, à 47 kilomètres de Paris, jusque vers 1740, seuls 10% des couples sont stériles ou pratiquent systématiquement la limitation des naissances. Cette proportion bondit à 46,5% en 1814, et à 59,4% en 1839 (*Ibid.*, p. 196). En 1842, au Mans, « presque tous les jeunes époux ne veulent pas avoir une nombreuse postérité et cependant ne peuvent [...] s'abstenir de l'acte conjugal », constate l'évêque (*Ibid.*, p. 201).

<sup>151</sup> *Ibid.*

chez nous des contraintes, des enseignement et du joug de l'Église » [152]. Néanmoins, cette explication est incomplète : elle dit qu'une idéologie vient de disparaître, mais elle ne dit pas quelle idéologie la remplace. Or, on peut trouver un indice de cette nouvelle idéologie dans les motivations qui poussent les paysans et les classes aisées à avoir moins d'enfants. Un laboureur qui veut éviter la misère « craint comme un malheur le grand nombre d'enfants », mais aussi, « plus un homme est riche, plus il a besoin de borner sa progéniture. [...] Le luxe, [...] le même amour des aises et des commodités [...] remplit aujourd'hui la France de célibataires », écrit Ange Goudar, économiste, dès 1756. Et il poursuit : « La contagion se répand et gagne insensiblement le petit peuple » [153].

Ainsi, dans la France du XVIIIe au XIXe, l'idéologie du confort remplace petit à petit celle du devoir chrétien, et un changement de la conception du mariage l'accompagne. Goudar écrit aussi qu'il arrive qu'on ne se marie pas de crainte de ne pouvoir vivre ce mariage dans des conditions luxueuses. On voit encore une fois comment la tyrannie du rêve place la barre tellement haut qu'elle ne permet plus de rien vivre, « par crainte de dégrader un idéal », comme dans le cas de Flaubert et de ses amours [154]. Cet idéal, en ce qui concerne le mariage « moderne » de ce milieu du XIXe, se situe sinon sur le plan du luxe, au moins sur celui du confort, sinon sur le plan de la « licence » sexuelle, au moins sur celui du plaisir.

### 3. La « prédiction » de Flaubert est-elle autoréalisante ?

On l'a vu, Flaubert a une ambition morale : celle de dénoncer un état de société. Mais il fait aussi, involontairement sans doute, la prédiction selon laquelle les femmes (et les hommes) des générations à venir ne pourront plus se satisfaire de la médiocrité du mariage tel qu'il existe à son époque, et que cette insatisfaction va avoir des conséquences nombreuses et profondes sur les liens conjugaux, la famille, les conditions de vie des enfants. Or, on l'a vu également, cette prédiction se réalise. Se pourrait-il que Flaubert, à travers le succès de son roman, ait volontairement ou non, renforcé, ou même provoqué le processus [155] ? C'est la position d'André Glucksmann : « C'est sans le savoir et sans le vouloir qu'Emma fait le vide autour d'elle. Elle est d'autant plus redoutable que rien ne peut l'arrêter. Flaubert gagne. *En deux siècles, la bombe qu'il a bricolée a transformé la planète plus sûrement que l'énergie nucléaire.* » [156]. Cette position est sans aucun doute inutilement extrême. Il y a certes de bonnes raisons de penser que

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 192-193.

<sup>154</sup> Voir *supra*, note 92.

<sup>155</sup> On peut alors parler de « prédiction auto-réalisante » (une des traductions possibles de « self-fulfilling prophecy »). Pour Paul Watzlawick, « A self-fulfilling prophecy is an assumption or prediction that, purely as a result of having been made, cause the expected or predicted event to occur and thus confirms its own "accuracy" » (Paul WATZLAWICK, ed., *The Invented Reality*, W.W. Norton, New-York, 1984, p. 95 (traduction française : *L'Invention de la réalité, contribution au constructivisme*, Seuil, Paris, 1988). Il s'agit là d'un phénomène qu'on connaît bien en psychologie et en économie. Pour illustration, citons le cas de l'enseignant qui considère *a priori* que tel étudiant est moins bon que les autres. Il le traitera comme tel, lui fournissant un moins bon enseignement, ce qui contribue effectivement à rendre cet étudiant moins bon (sa prédiction sur le devenir de cet étudiant se réalise donc par le simple fait qu'elle existe). En économie, en particulier dans le cas des phénomènes boursiers où les acteurs agissent en fonction de ce qu'ils supposent être les prédictions des autres, les prédictions autoréalisantes sont multiples et bien étudiées. Voir par exemple Norbert P. FLOOD et Nancy P. MARION, « Speculative Attacks: Fundamentals and Self-Fulfilling Prophecies », NBER Working Paper No w5789, octobre 1996 (résumé disponible sur internet).

<sup>156</sup> André GLUCKSMANN, *op. cité*, p. 100. C'est moi qui souligne.



Flaubert et Emma Bovary ont eu une influence importante sur des générations de lecteurs [<sup>157</sup>], mais ils ne peuvent constituer une cause unique, ni même une cause majeure, de l'avènement de la *tyrannie du bonheur*.

Ironiquement, la position de Glucksmann rejoint bien celle de l'avocat impérial Pinard. La déception que connaît Emma est fréquente : on le voit chez Balzac. Flaubert ne fait donc que grossir le trait d'une tendance générale et la pousser à l'extrême chez un personnage. Si de nombreuses contemporaines d'Emma sont déçues de leur mariage, très rares sont celles qui mènent leur ménage à la ruine et ne trouvent à leur malheur d'autre issue que le suicide. A travers le procès, ce que craint l'avocat impérial n'est pas que d'autres femmes se mettent à commettre des exactions aussi graves, mais plutôt que l'insatisfaction d'Emma ne gagne une masse critique de femmes et que l'institution même du mariage, et par voie de conséquence la famille, la succession de générations, bref, la marche du monde, en soit menacée. La justesse de la prédiction de Flaubert, constatée cent cinquante plus tard, peut-elle alors *a posteriori* justifier une censure qui aurait dû avoir lieu ? — évidemment non, car on le sait, l'anathème, qu'il s'accompagne ou non d'une condamnation, est lui-même autoréalisant ! En effet, la publicité faite au livre par son procès aura d'autant contribué à sa diffusion [<sup>158</sup>].

#### 4. De Flaubert à Houellebecq : crise du lien conjugal et crise des relations humaines

Ainsi, de Flaubert à Houellebecq, on assiste à une crise à deux temps. Ces deux temps sont séparés par près de cent cinquante années.

Comme on l'a vu, le XIXe siècle connaît l'aboutissement d'une première crise de la famille due, selon Braudel, à l'affaiblissement du mariage chrétien et l'avènement des notions de plaisir et de confort dans le mariage. A ce moment, on observe une première vague de réactions sociologiques à caractère critique, dénonçant les menaces pesant sur l'institution du mariage : entre autres Auguste Comte, Frédéric Le Play. Ces auteurs identifient les causes de cette crise comme étant la disparition du sentiment théologique et l'affaiblissement de l'autorité du père et de l'esprit d'obéissance. Mais les conséquences de cette crise, les raisons pour lesquelles il faut la faire cesser ou passer à un état nouveau de société, ne sont pas clairement établies. Elles sont pourtant présentes à l'origine du mouvement sociologique : il s'agit d'établir les causes de la misère ouvrière et d'y mettre un terme. La dissolution de la famille est alors identifiée comme l'une de ces causes. Il y a donc un paradoxe : la crise du mariage est due, dans les classes les plus élevées, à un désir de bonheur et de plaisir ; mais ses conséquences se font le plus durement ressentir dans les classes les plus défavorisées, à qui pourtant le luxe est inaccessible.

Or, ce paradoxe se dissout à la lumière de ce qui se passe plus près de nous, dans les trente dernières années du XXe siècle. Celles-ci connaissent également l'aboutissement d'une crise de la famille. Le recul nous manque pour en examiner les causes, mais elles tiennent peut-être à deux choses. D'une part, au passage à une deuxième étape dans les changements relevés par Comte et Le Play (perte du sentiment

---

<sup>157</sup> En témoignent certaines des personnes qui me répondent par e-mail à propos de *Madame Bovary* : « Je me retrouve dans son idéal » ; « Les choses de la vie m'étouffent rapidement, ce livre m'a peut-être conforté dans ma quête de liberté » ; « C'est une femme en avance sur son temps » ; « Si la vie est définie comme le projet de se réaliser, elle a certainement raison ». Voir *supra*, note 96.

<sup>158</sup> Voir *supra*, notes 71 et 76.

théologique et affaiblissement de l'autorité) [<sup>159</sup>]. Ensuite, à des doutes nouveaux sur les avantages de la conjugalité. Celle-ci, avec l'avènement de l'état-providence, perd de son utilité. Elle devient même dangereuse : avec la psychanalyse va se développer une ligne de pensée qui va dénoncer son caractère étouffant, sinon même pathogène [<sup>160</sup>]. On assiste alors également à une première vague de réactions sociologiques dénonçant les menaces qui pèsent sur la famille. Ainsi, Philippe Ariès cherche à rétablir le rôle de la famille comme lieu où se construit « le nécessaire lien de la socialisation » [<sup>161</sup>]. Comme le souligne Martine Ségalen, ces inquiétudes paraissent peu justifiées à une époque où le taux de divorce est bas, le taux de fécondité élevé [<sup>162</sup>]. Encore une fois, si crise il y a, elle est due dans les classes les plus favorisées à un désir de bonheur et de plaisir. Il faudra attendre le milieu des années 1970 ou même le début des années 1980 pour que les conséquences sociales commencent à se faire sentir : d'abord le divorce, puis la question des personnes âgées et leur devenir (qui mobilisent un temps le débat sociologique), et enfin, depuis les années 90, les familles monoparentales (parce que l'augmentation des divorces a provoqué une brusque augmentation de leur nombre). C'est alors qu'on s'aperçoit, comme on l'a vu plus haut, que les conséquences sociales de la crise touchent avant tout les classes les plus défavorisées. C'est ainsi que se dissout le paradoxe évoqué précédemment : chacune des deux crises se joue en deux actes ; initié par le désir de confort, de luxe, et de plaisir, le mouvement d'idée finit par avoir des conséquences dramatiques pour ceux pour qui le luxe est le plus difficilement accessible.

Dans chacune des deux crises, après une première vague de sociologie critique, une seconde vague sociologique, plus tardive et plus scientifique, s'empare des phénomènes : Durkheim au XIXe, de Singly ou Kaufmann au XXe. Parallèlement, la littérature fait de même : ainsi, Flaubert ou Houellebecq. Mais ce qui caractérise cette littérature, c'est qu'elle anticipe sur la crise suivante. Ainsi, Flaubert ne fait pas un roman sur l'adultère, mais il anticipe la dissolution du lien conjugal et annonce ainsi la seconde crise de la famille. Houellebecq, de son côté, ne fait pas de romans sur le divorce mais sur la dissolution de tous les liens

---

<sup>159</sup> En effet, le groupe Louis Dirn nous montre aujourd'hui que parmi les cinq macro-tendances qu'on peut retrouver dans les pays occidentaux, figurent une modification des rapports de la parenté, mais aussi une sécularisation nouvelle (avec l'apparition de nouvelles formes de spiritualité) et le déclin de l'autorité personnelle : déclin de l'autorité du cadre dans les organisations, des parents (notamment sur les enfants adultes), des prêtres et des leaders sociaux, de l'autorité masculine et de l'autorité liée à la classe sociale. « Ce déclin de l'autorité personnelle provoque donc un accroissement de la liberté individuelle, et un affaiblissement du contrôle social » (Thierry ROGEL, *art. cité*, p. 55).

<sup>160</sup> Avec Freud, bien sûr, qui n'a pas dénoncé la famille mais seulement certaines formes de relations parents-enfants. Léon Blum, en 1907, fait scandale avec un livre où il dénonce l'inanité du mariage unique et du stigmate du divorce. Les années 30 puis Vichy marquent un retour passager de l'ordre ancien et glorifient la famille nombreuse. Puis à la libération, l'état-providence prend en charge le développement de la famille tout en permettant à celle-ci de se concentrer sur le couple avec peu d'enfants. Les années 50 à 65 se caractérisent par un « triomphalisme familial » basé sur le bonheur à quatre, les loisirs, l'électroménager et les vacances. Vient alors le temps de la contestation de ce modèle, qui régule, et en même temps contraint, la vie sexuelle des jeunes gens. Les années 60, puis 70, seront celles de la libération sexuelle, et de l'explosion du mode de pensée selon lequel la famille est pathogène, mouvement d'abord représenté aux États-Unis (Ronald Laing, David Cooper, Wilhelm Reich) puis en France : « Familles, je vous hais ». (Martine SEGALEN, *op. cité*, p. 19 et suivantes, et Bernadette BAWIN-LEGROS, *Famille, mariage, divorce : une sociologie des comportements familiaux contemporains*, Mardaga, Liège, 1988, p. 12.)

<sup>161</sup> Cité par Martine SEGALEN, *op. cité*, p. 38. Philippe Ariès montre justement qu'un important changement est survenu au cours du XVIIIe siècle, où on passe de l'enfant imposé par la nature ou par l'Église à l'enfant désiré. Pour Ariès, c'est à ce moment que naît le « sentiment d'enfance », affection et considération nouvelle dont l'enfant fait preuve. Or, dans la crise nouvelle des années 70, Ariès craint une perte de ce sentiment (Philippe ARIÈS, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, Paris, 1973).

<sup>162</sup> Martine SEGALEN, *op. cité*, p. 9.

sociaux.

Voyons maintenant si nous pouvons à notre tour extrapoler notre avenir à partir de ce qu’il nous montre.

### III. Lire l’avenir

« Aujourd’hui le sociologue a perdu la belle assurance scientiste d’Auguste Comte, [qui écrivait :] “le véritable objet de la science positive n’est autre chose qu’une détermination générale du prochain avenir social tel qu’il résulte du passé” » [163].

Il n’en reste pas moins qu’une prospective est possible. Pour exemple, même s’il est hasardeux de tenter de prédire avec précision la population d’une région donnée dans même un demi-siècle [164], on peut établir une fourchette à partir de laquelle on pourra orienter un ensemble de politiques économiques, démographiques ou sociales. Autant la prédiction peut être autoréalisante, autant elle peut aussi permettre d’éviter ou de modifier ce qu’elle prédit. C’est pourquoi il me semble qu’aucune prospective, aucune critique sociale ne peut être rejetée *a priori* : elle nous enseigne toujours “quelque chose” — c’est de l’interprétation de ce “quelque chose” que nous construisons notre avenir, pas de la prospective ou de la critique sociale elle-même.

L’objectif de cette étude est d’ouvrir un mode différent de prospective, basé sur l’œuvre de fiction et sur les réactions qu’elle provoque. En introduction, j’ai supposé que les œuvres “intéressantes” à cet égard, celles sur lesquelles nous pouvons plus particulièrement porter notre attention, sont à la fois des œuvres “sociologiques”, c’est à dire porteuses d’une ambition générale de critique sociale, basée sur une observation fine des données ou des existences individuelles, situées dans le réel et le quotidien, et à la fois des œuvres à succès, tant auprès du grand public que des intellectuels, provoquant des réactions passionnelles allant jusqu’à éveiller directement ou indirectement l’attention de la justice. Cette définition correspond, *grosso modo*, à ce que partagent au moins superficiellement les œuvres de Flaubert et de Houellebecq, mais elle devra sans aucun doute être modifiée si on cherche à reproduire avec d’autres œuvres ce même travail de prospective [165].

Evidemment, il n’est pas possible de prendre les travaux de Houellebecq comme des livres ouverts sur l’avenir et de les lire à la lettre. Comme Houellebecq le dit à propos du *Meilleur des mondes*, Huxley se montre « mauvais prophète » sur certains points bien que toute son œuvre soit guidée par certaines

---

<sup>163</sup> Henri MENDRAS et Michel FORSÉ, *op. cité*, p. 259.

<sup>164</sup> « En 1942, tel démographe pronostiquait qu’en 1982, nous serions dans l’hexagone 29 millions : nous sommes 54 millions. Tel démographe annonce que nous serons — toute chose égale par ailleurs — 17 millions en 2100. Nous ne serons pas là pour constater son erreur, mais erreur il y aura » (Fernand BRAUDEL, *op. cité*, p. 189).

<sup>165</sup> Un autre filon de recherche évident est celui du cinéma. Je pense par exemple à la série des films ultra-violents qui commence avec *Orange mécanique* de Stanley Kubrick et se poursuit avec *Natural Born Killers* d’Oliver Stone, ou en France avec *Baise-moi* de Virginie Despentes (ambition sociologique et ancrage sur le réel moins affirmés, mais nettes réactions du public, des intellectuels et des institutions). Ces films nous annoncent-ils quelque chose, et si c’est le cas, que nous annoncent-ils ? Non pas directement la venue d’une jeunesse ultraviolente en fuite, semant désastres et destructions sur son passage, mais sûrement l’avènement possible d’une violence individuelle, gratuite, ponctuelle, suicidaire, et surtout *fréquente*. Ces films ne nous disent pas nécessairement “cette violence existe ou va exister sous peu”, mais plutôt “la cause de cette éventuelle violence future existe ici et maintenant ; nous sommes à un point de rupture auquel des options peuvent être prises”.

« intuitions fondamentales » [166]. Il en va sans aucun doute de même pour son propre travail.

Commençons justement par une comparaison entre les prospectives biologiques de Huxley et celles du Houellebecq des *Particules*. Huxley (qui écrit en 1932, rappelons-le) nous prédit un monde dans lequel la biologie a permis de créer des castes humaines différenciées, inégales mais toutes libérées du malheur, toutes heureuses de leur condition, soit à travers la suppression, soit à travers la satisfaction de leurs désirs [167]. Certaines classes vivent une infinie semaine ouvrée, d'autres d'infinies vacances. Houellebecq insiste sur le fait qu'Huxley s'est trompé sur ce point, mais qu'il a bien compris « que l'évolution des sociétés humaines serait de plus en plus pilotée exclusivement par l'évolution scientifique et technologique » [168]. Autrement dit, Huxley nous dit simplement que la biologie va prendre possession de nos corps. Sur ce point, il ne se trompe sans doute pas (on annonce ces jours-ci le premier bébé cloné) ; Houellebecq, avec son utopie paneugéniste, ne nous dit rien de plus et ne se trompe sans doute pas non plus. Au-delà de cela, son utopie a, dans le détail, aussi peu de chances de se réaliser que celle d'Huxley.

Plus intéressant est l'argument d'Huxley selon lequel la solution au problème du malheur vers laquelle s'oriente la société occidentale moderne est la « satisfaction immédiate des désirs » (en particulier du désir sexuel), et la « guérison des sentiments » par les drogues et la médication [169]. Sur ce plan, la révolution communautaire des années 1960 et 1970, avec la libération sexuelle et l'usage généralisé des drogues, représente bien une tentative d'implémenter l'utopie huxléenne. Si la tentative n'a pas abouti, certains aspects en ont été intégrés à la vie quotidienne, en particulier à travers l'idée qu'une vie sexuelle doit nécessairement être riche et satisfaisante (ce qui, comme le montre Houellebecq, est en fait générateur de souffrances), et par le fait qu'on tend aujourd'hui de plus en plus à identifier l'action sur soi-même à l'action sur son corps par la médication. Houellebecq, de son côté, nous montre deux nouvelles directions que peut prendre la société occidentale dans sa recherche d'une solution au problème du malheur : la poursuite de la voie de la satisfaction immédiate du désir, en particulier sexuel, via des solutions organisées à grande échelle (*Plateforme*), ou la voie nouvelle de la transformation pure et simple de la sexualité, via la biologie (*Les Particules*). Il y a de bonnes chances que, comme Huxley, il nous annonce une révolution sexuelle à venir. Si on l'en croit, celle-ci aurait alors deux faces. La première, celle d'une solution organisée à grande échelle de la satisfaction sexuelle, ne sera sans doute pas celle du tourisme sexuel, mais celle de la prostitution (ré-)organisée et contrôlée, ou de la sexualité virtuelle, ou des deux. La seconde sera effectivement celle de la modification du corps physique au service de la sexualité, que nous annoncent depuis longtemps la chirurgie esthétique, les *poppers*, la prothétique génitale, le Viagra, etc. [170], mais que la biologie pourra systématiser.

Nous étant débarrassés de l'emballage ouvertement prospectif du travail de Houellebecq, abordons maintenant une comparaison point par point avec *Madame Bovary*.

Comme nous l'avons vu, Flaubert nous a montré l'effet de la tyrannie du rêve chez l'individu Emma. Dans notre présent, cette tyrannie est devenue une tyrannie du bonheur généralisée, élevée au rang de

---

<sup>166</sup> *Les Particules*, pp. 157 et 160.

<sup>167</sup> Aldous HUXLEY, *op. cit.*

<sup>168</sup> *Les Particules*, p. 157.

<sup>169</sup> *Ibid.*, pp. 157 et 161.

<sup>170</sup> cf. *Les Particules*, p. 72-73.

système social. Dans les romans de Houellebecq, celle-ci frappe tous les personnages. Que va-t-il en être dans l'avenir ? L'équivalent de la généralisation *Emma* → *société occidentale* qu'on observe entre Flaubert et le présent est sans doute, en ce qui concerne l'avenir, une généralisation *société occidentale* → *reste du monde*. A vrai dire, cette généralisation est déjà largement en cours. Si elle se poursuit (et tout porte à penser qu'elle va se poursuivre), elle contribuera entre temps, comme on le voit déjà, à un développement de certaines formes de violence. Revenons un instant sur Bali : *Plateforme* nous annonçait une violence islamiste, et cette prédiction s'est réalisée. Violence il y a eu et violence il y aura encore. Peut-être sera-t-elle différente : guerres, conflits civils, liés à l'Islam ou non. Mais violence il y aura, violence interne au fur et à mesure que le modèle occidental se radicalisera, violence venue de l'extérieur au fur et à mesure qu'il gagnera du terrain sur le reste du monde [<sup>171</sup>]. C'est la conclusion de *Plateforme*, mais c'est bien aussi un des thèmes majeurs des *Particules* [<sup>172</sup>].

Revenons à Emma. Ses rêves exercent sur elle une tyrannie qui l'entraîne à briser le lien conjugal et à abandonner le « projet familial » (pour reprendre le terme de François de Singly) que représente sa petite fille. On voit que cent cinquante ans plus tard, le problème s'est généralisé, une énorme proportion des « liens conjugaux » et des « projets familiaux » étant non seulement abandonnés en cours de route, mais même sans doute conçus au départ comme provisoire et révisables. Chez les personnages de Houellebecq, ce sont non seulement les liens conjugaux et les projets familiaux qui sont abandonnés, mais aussi plus ou moins toutes les autres formes de relations sociales : parentales, filiales, amicales, professionnelles, mais également, au final, amoureuses et sexuelles. Si Houellebecq entretient vis-à-vis de notre futur le même rapport que Flaubert avec notre présent, on peut penser qu'on s'orientera de plus en plus vers une société où les liens interindividuels seront réduits au minimum ou même complètement inexistantes. Internet nous permet déjà de travailler, de communiquer, et même de vivre une sexualité sans avoir de contact physique direct avec nos interlocuteurs et partenaires. Il n'y a pas d'obstacle technique à ce que les êtres humains n'aient plus que des contacts ponctuels, rapides, révisables, ou même cessent progressivement de se voir.

Emma, pour s'échapper à la médiocrité de sa situation, pratique l'adultère. L'évolution de la société a fait que les Emma d'aujourd'hui (hommes et femmes), pratiquent plutôt le divorce ou la séparation. En d'autres termes, le problème conjugal d'Emma a trouvé une solution consentie, moins basée sur le mensonge, mais aussi socialement plus visible. Dans *Plateforme*, les Occidentaux, pour s'échapper à la médiocrité de leur situation, pratiquent le tourisme sexuel. Il est possible qu'on s'oriente vers des solutions plus « consenties » et moins directement basées sur l'exploitation de la pauvreté : peut-être une prostitution contrôlée, ou plutôt même (dans le cadre de ce qui est dit au paragraphe précédent), des formes virtuelles de sexualité.

Emma, n'ayant pas trouvé de solution à son problème de lien conjugal, met fin à son calvaire par le suicide. C'était en effet la seule solution possible dans le cadre de l'époque. Au présent, les gens s'en remettent plutôt à l'action, c'est-à-dire au divorce. Il en va de même pour les personnages de Houellebecq : ne trouvant pas de solution à leur problème de liens sociaux, ceux-ci se réfugient dans le suicide ou dans l'isolement. Parallèlement, on peut supposer que dans l'avenir, ils s'en remettront à l'action en pratiquant tout simplement un divorce d'avec le reste de la société.

---

<sup>171</sup> Voir à ce propos l'analyse que Benjamin Barber faisait déjà il y a sept ans (Benjamin BARBER, *Jihad vs. McWorld*, Random House, New-York, 1995). Voir également la série d'articles *Le monde de l'après – 11 septembre*, dans la revue ESPRIT.

<sup>172</sup> Voir *supra*, note 57.

Ces différents éléments m'amènent à la conclusion que Houellebecq nous prédit un monde d'isolation individuelle. Cette prédiction n'est pas incluse dans ses romans, pas plus que le divorce n'apparaît une seule fois dans *Madame Bovary*, ni même dans toute l'œuvre de Flaubert. Cependant, elle transparait du parallèle qu'on peut faire entre les deux œuvres.

« La culture ne peut résister au temps qu'en se délestant de certains héritages : le mariage chrétien, le mariage civil... », écrit Fernand Braudel dans les dernières lignes de ses pages sur le mariage au XIXe. Et il conclut sur cette interrogation : « *De quoi va-t-elle vouloir se libérer demain ?* » <sup>[173]</sup> Houellebecq nous fournit sans doute la réponse : elle se libèrera de ses rapports humains. Non plus de son mariage chrétien ou civil, non plus de son rapport aux communautés ou aux lois, mais de son rapport avec l'extérieur (un rejet hors du lieu d'habitation d'une violence de rue de plus en plus fréquente, et d'une violence terroriste provoquée par la généralisation de son modèle). D'une façon générale elle se libèrera de son rapport à l'Autre. Mais encore une fois, la prophétie n'est que ce que nous en faisons.

---

<sup>173</sup> Fernand BRAUDEL, *op. cité*, p. 205.